

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

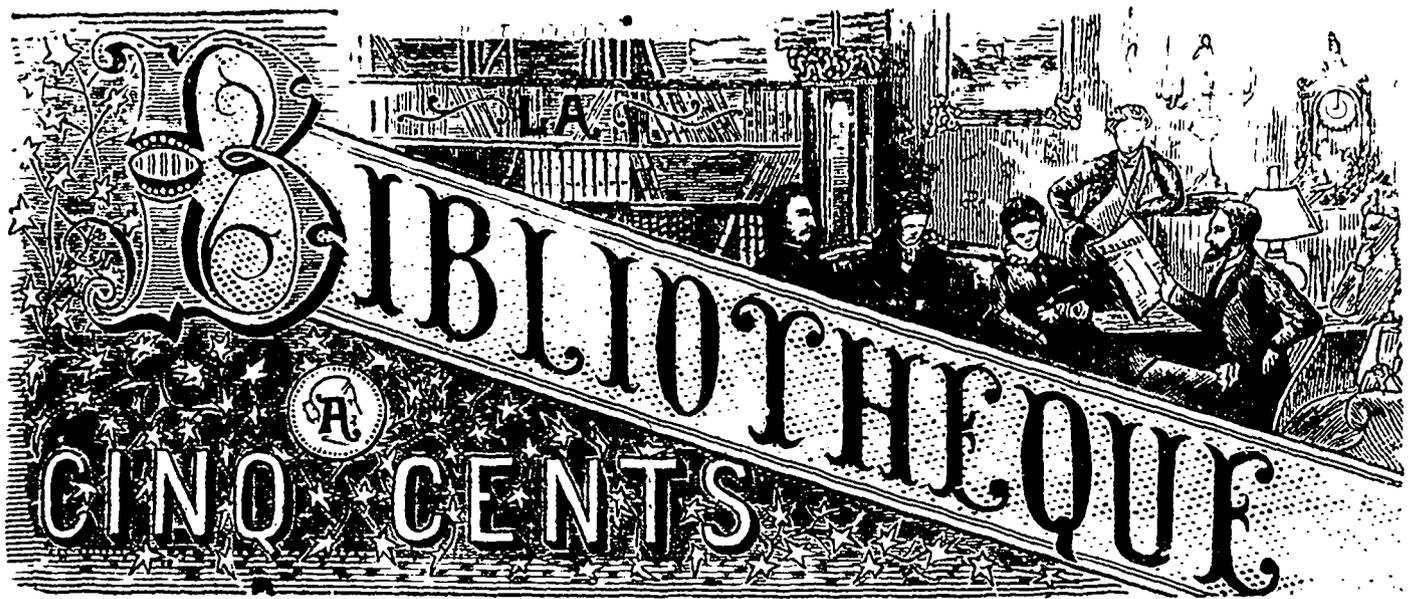
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publié par FOIRIER, BESSETTE & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 10 FEVRIER 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 19

LA MORT DE PIERRE DUVERNAY



LA MORT DE PIERRE DUVERNAY

I

TENTATION ET PRESENTIMENT

Bien que d'origine toute moderne, le canal Saint-Martin pourrait revendiquer trois physionomies distinctes : celle qu'on lui donne aujourd'hui, celle que nous lui connaissions hier, celle qu'il eut dans le principe et qu'il conservait encore à l'époque où commence cette histoire, il y a quelque vingt-cinq ans de cela.

Ses deux quais, — le quai Valmy, le quai Jommapes, — n'étaient alors qu'une double et longue voie, mal pavée, mal éclairée, mal famée, dès le soir déserte et sinistre.

À part les abords des ponts, quelques rares masures, de grands chantiers, des terrains vagues.

Çà et là, parfois même en contre-bas, un dernier enclos de maraîcher, déroulant en perspective ses plants de salades et de choux, ses cloches à melon et ses châssis ; ou bien encore l'élégant profil d'une ex-petite maison du temps de la Régence, jadis enfouie dans d'épais ombrages et comme toute surprise, comme toute honteuse, de se voir ainsi démasqués, en un pareil lieu, en plein soleil.

L'une d'elles cependant, rajeunie, transformée, modernisée, semblait recommencer fièrement une nouvelle existence, une existence bourgeoise, une existence honnête.

C'était présentement un délicieux petit hôtel, blanc comme neige, avec des encadrements de briques roses, des volets verts et, tout alentour, un grand jardin rempli de fleurs.

Il était situé par delà la rue Ménilmontant, sur le quai Jommapes ; tout y semblait si confortable, si soigneusement entretenu, si battant neuf, que, dès le premier coup d'œil, vous vous seriez dit : — Assurément, c'est là l'habitation bien-aimée de quelque nouvel élu de la fortune !

En y regardant de plus près, à travers la haute grille de fer bronzé qui s'ouvrait sur le canal, vous auriez aussitôt ajouté : — C'est la juste récompense du travail !

Effectivement, vers la droite, au milieu de la haute muraille tapissée de lierre, il y avait une petite porte de communication donnant sur le chantier voisin.

Un immense chantier où des pyramides de bois de chauffage et de construction de toute espèce s'alternaient avec de véritables montagnes de houille et de coke ; un vaste entrepôt, dans lequel travaillaient incessamment une centaine d'ouvriers, dans lequel allaient et venaient des chevaux, des tombereaux, des charrettes, tandis qu'un peu plus loin, par delà les deux larges barrières, tout le long du quai, se succédaient sans relâche des trains de bois flottant, des grands bateaux aux flancs arrondis, aux brillantes couleurs.

C'était évidemment le chantier qui avait conquis, qui défrayait encore l'hôtel ; évidemment, l'hôtel et le chantier ne faisaient qu'un.

La petite porte par laquelle ils communiquaient entr'eux donnait accès, tout d'abord, dans une assez vieille maison qui, toute encharbonnée, s'adossait humblement à la muraille mitoyenne.

Au rez-de-chaussée, les bureaux ; à l'étage supérieur, deux portes, sur chacune desquelles un écusson de cuivre.

Celui de gauche portait ces mots : *Gérance et Caisse* ; celui de droite : *Cabinet de M. Pierre Duvernay*.

M. Pierre Duvernay, c'était l'homme heureux, c'était le patron, c'était le maître.

De l'une des fenêtres de son cabinet, il dominait le chantier, de l'autre le jardin ; il pouvait tout à la fois veiller sur ses intérêts et sourire à sa femme, à ses enfants, à son opulence comme à son bonheur !

Hormis cependant lorsqu'il est en voyage, ainsi que présentement ; une petite pancarte, suspendue dessous l'écusson, saute aux yeux de tout venant et lui dit :

Absent. S'adresser en face, à son frère.

Ces quelques mots nous apprennent, à nous, qui venons pour la première fois dans cette maison, non-seulement l'absence de M. Pierre Duvernay, mais aussi deux autres choses non moins importantes, à savoir :

1^o Que M. Pierre Duvernay a un frère ;

2^o Que ce frère, puisqu'il est désigné comme siègeant sous la rubrique *Gérance et Caisse*, n'est point l'associé de M. Pierre Duvernay, mais seulement son premier employé, son premier serviteur.

Tournez le bouton, S. V. P... entrez avec moi chez M. Guillaume Duvernay, le susdit gérant... nous allons peut-être en apprendre davantage ?

La journée touche à son déclin ; une orageuse et lourde soirée d'automne.

Le soleil couchant embrasse l'horizon, projette de grands reflets ardents sur les eaux immobiles du canal et, rebondissant, pour ainsi dire, jusqu'aux vitres qui flamboient, fait miroiter tout alentour de Guillaume Duvernay comme une fantasmagorie sanglante.

C'est un homme de quarante ans environ, de taille moyenne et de physionomie assez débonnaire, du moins en apparence. Mais quand il ne s'observe plus, en ce moment surtout, il y a dans les contractions fébriles de son front chauve, dans l'éclat furtif de son regard ordinairement voilé, dans l'opposition caractéristique de ses pommettes empourprées et de son teint blême, dans son sourire plein d'envie, dans son attitude pleine de haine, il y a quelque chose d'effrayant, de fatal.

Ensouriant ainsi, reployé sur lui-même comme une bête fauve, il est tourné vers la fenêtre qui donne sur le jardin, il regarde la maison de son frère.

Un homme est debout derrière lui, d'une main s'appuyant à son épaule, de l'autre lui désignant l'objet de sa convoitise.

Ce second personnage, qui ne saurait être qu'un confident, si ce n'est un complice, ce second personnage est jeune encore, haut de taille, très-élégant d'allures et d'une remarquable beauté.

Mais c'est la beauté que les poètes prêtent à l'archange déchu, à l'esprit du mal.

Alors qu'il joue le côté vulgaire de son rôle, il est possible qu'il devienne un homme comme tout le monde, il est certain qu'il doit paraître un charmant jeune homme et se faire aimer ; alors qu'il est lui-même, et qu'une fatale inspiration l'enfièvre, maintenant surtout que la vive réverbération du soleil couchant enflamme son front orgueilleux et son profil d'oiseau de proie, tandis que tout le reste de son pâle visage reste plongé dans l'ombre, ses grands yeux noirs brillent d'un éclat vraiment infernal, et telle est l'amertume de sa lèvre railleuse, qu'on se surprend à rêver un pied fourchu dans sa botte vernie, des cornes pointant sous sa noire chevelure et, par-dessus son paletot bleuâtre, un grand manteau rouge.

— Regarde ! — disait-il à Guillaume Duvernay, — regarde encore la maison, si fraîche l'été, si chaude l'hiver, si bien pourvue de tous les raffinements du luxe... un luxe alimenté par près de cent mille livres de rentes !... et laisse-moi te répéter encore que dès demain, si tu persistes à le vouloir résolument, tout cela peut être à toi !

— Oh ! tentateur !... tentateur !... — murmura Guillaume comme se débattant, mais moins encore contre cette surexcitation étrangère que contre la mauvaise pensée qui était en lui-même.

— Ah ça ! mon bonhomme, tu deviens grotesque ! — reprit l'autre, — n'est-ce pas toi-même qui m'as envoyé cette lettre... cette lettre que voici... cette lettre de ton frère, au revers de laquelle il y a écrit de ta propre main : " L'occasion se présente d'elle-même... il faut en finir cette nuit... viens. "

— C'est vrai, j'ai écrit cela... mais je ne veux plus maintenant, je ne veux plus... rends-moi cette lettre !

— Oh ! que non pas !... je la garde, et pour cause... nous étions déjà liés dans le passé... ceci nous rivera l'un à l'autre dans l'avenir.

— Démon ! — s'écria Guillaume, — oh ! tu m'as perdu !

Puis, comme honteux de son impuissance, il se laissa retomber assis, la tête enfouie dans ses deux mains, les coudes implantés sur l'angle du bureau.

— Bravo ! bravo ! — ricana l'autre, en s'asseyant à califourchon sur l'angle opposé, — il paraît que nous faisons du mélodrame, mon cher monsieur Guillaume ? — O mon Dieu ! pour peu que ça te fasse plaisir, moi je veux bien... soit... je m'appelle Méphistophélès, Belzébuth, Aatharoth... mieux encore, je suis le diable en personne... et non plus le joyeux vicomte Gaëtan de Morénas, comme on veut bien me nommer dans un certain monde... ou plus simplement, ce mauvais sujet, ce débaucheur de M. Gaëtan, comme on disait ici, dans ce même établissement, dans ce même bureau, lorsque j'eus l'honneur d'y figurer durant toute une semaine, en qualité de surnuméraire. Mais quelle semaine bien employée !... nous fimes connaissance... et comme je désirais quelques renseignements préalable à l'égard des poches trop bien garnies qui ressortent de céans, tu fus assez complaisant pour me promettre des indications, un signal... En échange, comme j'avais su deviner en toi des désirs cachés, des passions inassouviées, je te fournis assez d'or pour les amuser, non point pour les satisfaire. Puis, d'un accord commun, tu me congédias superbement. Nos relations ultérieures furent secrètes. Un jour enfin, ayant reçu tes plus intimes confidences, et connaissant d'ailleurs la situation toute particulière de M. Pierre Duvernay, de cet heureux frère dont les prospérités te rendent si jaloux, je te démontrai péremptoirement combien il était facile que tu devinsses son héritier, son unique héritier...

— Tais-toi !... — voulut interrompre Guillaume, — je ne devrais me souvenir que de ses bienfaits.

— Caramba !... — reprit le soi-disant vicomte de Morénas, — je ne te croyais pas la fibre si reconnaissante. Voyons... voyons donc un peu ces prétendues générosités de M. Pierre Duvernay. Il t'a racheté jadis de la misère et du déshonneur, il s'est imposé le devoir de faire élever tes enfants, de te créer une place honorable dans sa maison... il te paye même un peu plus grassement qu'il ne payerait un autre caissier, un autre gérant. D'accord ; c'est parfait, c'est sublime ! Mais, à tout prendre, qu'est-tu ici ? un salarié, un inférieur, une sorte de Tantale qu'on maintient impitoyablement à distance de toutes les jouissances réalisées à l'aide de l'or qui lui passe par les mains !... Est-ce que tu es admis dans l'intimité du riche Pierre Duvernay, ton patron, ton maître ?... allons donc ! Tu dînes chez lui deux ou trois fois par an, le premier janvier, le jour de sa fête, etc., et toute juste assez pour voir comme les choses s'y font grandement... quelle chair délicate on y déguste, et quels vins exquis... Combien l'opulence ajoute de nouveaux charmes à la beauté de sa fille !... combien son fils est élégant et fier ! Toi aussi tu as un fils et une fille... que sont-ils ?... Celle-ci végète, obscure et triste sous-maîtresse, espèce de pion femelle, dans le couvent où elle a été élevée. Quelle différence avec la libre jeunesse de sa fortunée cousine ! Quel contraste, surtout dans leur avenir ! Et cependant, elle est belle aussi... bien belle !

Ces dernier mots avaient été dictés par un sentiment profond, par une admiration sincère. Le regard de Gaëtan s'était adouci, le mauvais sourire s'effaçait de ses lèvres. Il fit une pause, et devint presque rêveur.

Mais, secouant aussitôt ce souvenir importun, cette impression passagère, il reprit avec un accent de sarcasme plus incif et plus amer encore :

— Quant à ton fils, qui peut-être aura l'honneur de te succéder un jour, il est présentement commis dans cette même maison, et durant tout le jour, courbé sur sa tâche, il voit passer et repasser M. son cousin, qui, sur un fringant cheval ou dans un léger tilbury, le salue de loin d'un petit air protecteur... puis disparaît, courant au plaisir, sa seule occupation, son unique souci, tandis que l'autre reste à la chaîne et travaille en rongeant son frein. Oh !... je le connais celui-là... je l'ai sondé, prouvé... C'est bien ton fils ! — Il a toutes les ambitions, tous les regrets, tous les vices... il est dévoré de jalousie... il souffre, comme sa sœur aussi doit souffrir ! Et toi, leur père... toi qui

pourrais dès aujourd'hui les rendre riches, heureux... et complètement changer les rôles... tu hésites, tu ne veux plus... Dé-mo-nios ! Oh ! tu n'aimes pas tes enfants !

C'était touché, chez Guillaume Duvernay, la corde la plus sensible.

— Mes enfants ! — se récria-t-il avec un élan passionné, — mes enfants !... Oh ! si... si, je les aime... et c'est pour eux, pour eux surtout que je me déciderais à ce crime...

— Décide-toi donc ! — conclut Gaëtan, décide-toi dès ce soir. Demain il serait trop tard, car il a réussi dans son voyage ! Relis plutôt ce dernier paragraphe de sa lettre, tiens : " N'avertis personne de mon retour, pas même mes enfants, pas même ma femme... je veux avoir la joie de la surprendre. Viens donc seul au-devant de moi, avec le cabriolet du chantier. La malle poste arrive vers dix heures du soir, viens m'attendre à la barrière. " Tu le vois bien... il se livre de lui-même, et sans qu'on puisse jamais te soupçonner... jamais !

— Cet acte de mariage...

— Oublies-tu donc que je t'ai fait prendre certaines empreintes, et que j'ai les clefs dans ma poche ?... Va... va... ne crains rien... je répons de tout... veux-tu ?

Et comme, cette fois, l'autre se taisait, il ajouta :

— Veux-tu l'en porter enfin sur ton orgueilleux neveu... sur sa dédaigneuse mère, qui jadis a su te remettre à ta place, un jour que tu voulais faire l'impertinent, et qui, depuis lors, te maintient à distance respectueuse ? car, en sa qualité de femme, elle a su deviner en toi un ennemi.

— Oh ! oui, je la hais, celle-là... je la hais ! — rugit sourdement Guillaume, qui, le poing menaçant, se retourna vers la maison voisine.

Le moment est venu d'y introduire le lecteur.

Dans un petit salon, meublé avec ce goût exquis qui distingue le luxe parisien, deux femmes étaient assises.

Madame Duvernay et sa fille Charlotte.

Henri Duvernay, le fils, se tenait debout devant elles une main dans la main de sa sœur qui semblait vouloir le retenir.

C'étaient deux nobles et beaux enfants, d'une distinction parfaite, celle-ci svelte, gracieuse et blonde, avec de grands yeux bleus très-doux, mais peut-être un peu trop rieurs ; celui-ci presque brun, d'une taille haute et bien prise, la physionomie ouverte et franche, le regard vraiment jeune, mais peut-être un peu trop fier.

Quant à leur mère, une digne et sainte femme, belle encore, on ne peut plus simple, on ne peut plus sympathique. Tout en elle était indulgence et douceur, tendresse et bonté.

— Laisse partir Henri, — disait-elle à Charlotte, — c'est un grand enfant gâté... il ne se plaît plus dans la compagnie de sa mère...

— Tu t'en vas donc décidément ? — fit Charlotte avec une petite moue charmante.

— Hélas ! oui ! — répliqua Henri sur le même ton.

— Et si notre père revenait ce soir !

— Impossible ! il nous aurait prévenus de son retour.

— C'est vrai. Mais ne rentre pas trop tard au moins. Les bords du canal Saint-Martin ne sont pas sûrs, et depuis quelque temps surtout ; il s'y commet des assassinats...

— Comme au pied de cette vieille tour de Nesle, où l'on retrouve tant de cadavres !

— Ne ris pas, frère... c'est très-sérieux ce que je te dis là... Tu n'as donc pas lu le fameux procès qui se juge en ce moment, le procès des vampires !

Quelques instants plus tard, Henri était à cheval, il s'appretait à s'éloigner.

— N'oublie pas que nous t'attendrons ! — dit encore Charlotte, — sois de retour avant minuit !

— Avant minuit ! — répliqua le jeune homme.

— Et, comme un domestique venait d'ouvrir la grille à deux battants, il partit, mais non sans adresser à sa mère, à sa sœur, un dernier geste d'adieu.

La grille se referma.

Durant quelques minutes encore, les deux femmes restèrent sur le perron, regardant tour à tour le jardin, déjà rempli d'ombre, et le ciel orangeux.

Un premier éclair les fit rentrer dans la maison.

Une ébervante lourdeur se répandit dans l'atmosphère ; tout à coup, presque sans transition, la nuit devint des plus noires.

Sur les bords du canal, l'approche de l'orage avait fait disparaître les derniers travailleurs, les derniers passants.

Le quai se trouvait complètement désert.

Il y régnait un profond silence.

Au milieu de ce silence, au milieu de ces ténèbres, on entendit le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait lentement.

Puis, de cette fenêtre, un coup de sifflet.

A ce bruit, il y eut un mouvement parmi les piles de bois amoncelées sur le quai.

Une ombre se leva.

L'ombre d'un bandit à l'affût.

Il se tourna vers la fenêtre de laquelle était parti le coup de sifflet.

Un éclair permit d'entrevoir à cette fenêtre le prétendu vicomte Gaëtan de Morénas.

Derrière lui, la pâle figure de Guillaume Duvernay.

A la lueur d'un second éclair, Gaëtan fit un geste, et le bandit disparut.

—Que signifie ?—balbutia Guillaume.

—C'est fait,—répliqua laconiquement Morénas, à ce soir.

Et il s'éloigna.

Que voulait dire cet adieu, ce signal ? Le meurtre était-il donc résolu ?

II

PIERRE ET JACQUES.

Dans le coupé d'une diligence, partie de Nancy, la veille au soir, deux voyageurs sont profondément endormis.

Le jour commence à poindre, et laisse à peine deviner le visage de ces deux hommes, car l'un et l'autre ils sont enveloppés, calfeutrés, dans un ample manteau ; la nuit a été froide.

Celui de droite ne tarde pas à se réveiller, et, dans son premier mouvement,—mouvement un peu brusque,—heurte le coude de son compagnon qui, spontanément, ouvre aussi les yeux.

Ils se dégagent tous les deux de leur attirail nocturne ; ils s'entre-regardent, ils semblent se reconnaître, et bientôt, de leurs bouches béantes, s'échappe un même cri de joie :

Pierre Duvernay !

—Jacques Roquebert !

—Mon camarade de collège !

—Mon ex-copin... mon meilleur ami !

En quelques mots, exquissent les deux portraits.

Une cinquantaine d'années, un léger enbonpoint, un jovial et frais visage couronné de blonds cheveux à peine mélangés de quelques fils d'argent, de grands yeux bleus dont jamais une mauvaise pensée ne semble avoir terni le limpide et tendre éclat, un franc et bon sourire, un honnête homme, un homme heureux, tel est Pierre Duvernay.

Son ami Jacques Roquebert doit avoir à peu près le même âge, bien qu'il paraisse quelques années de plus. Chez lui aussi, la probité, la franchise, les généreux instincts se présentent à première vue. Mais il est très-grand, très-sec et si brun de peau, qu'on dirait un homme de l'équateur. Ajoutez à cela des cheveux presque blancs et, dans le costume, dans l'allure, dans l'accent quelque chose de pittoresque, d'original. On devine qu'il revient de loin, qu'il a beaucoup vu, beaucoup lutté, peut-être beaucoup souffert.

—Mais qu'es-tu devenu ? d'où viens-tu ? qu'as-tu fait ?—ne cesse de lui demander son ancien camarade.

—Mon histoire serait un peu trop longue à te raconter, ici du moins,—répond enfin Jacques Roquebert,—car voilà quelque chose comme vingt ans que j'ai quitté la France, et depuis

ce temps-là, je me suis promené dans tant de pays, à travers tellement d'aventures ! de traverses...

—N'aurais-tu donc pas réussi ? Reviendrais-tu les mains vides ? Ah ! dans ce cas-là, tu sais, ce sera comme autrefois, comme au collège, et mon amitié, ma bourse...

—Merci, Pierre... mon excellent Pierre... Ah ! je reconnais aussi ton cœur... tu n'as pas changé... merci ! Mais je n'ai pas besoin d'argent ; je suis riche, grâce à Dieu... très riche, trop riche !

—Peste ! comme tu m'apprends cela d'un air dédaigneux. Je crois me souvenir cependant que tu t'étais marié... n'as-tu donc pas d'enfants ?

—Des enfants !

A ce mot, une légère rougeur colora les joues hâlées de Roquebert ; il eut un sourire triste, il baissa les yeux, il devint pensif.

Pierre Duvernay craignit d'avoir imprudemment réveillé quelque amer souvenir ; et s'empressant de réparer son imprudence :

—Si je t'ai fait de la peine, pardon... pardon, Jacques ! mais que veux-tu ? lorsque deux vieux amis comme nous se retrouvent après une aussi longue séparation, lorsque chacun d'eux ignore complètement quelle a été la vie de l'autre, il est bien difficile en s'interrogeant, de ne pas toucher à quelque secrète blessure... Autrefois, en nous il n'y avait que nous-mêmes ; il y a maintenant, ou du moins il devrait y avoir, ces chères et saintes choses qui s'appellent une femme, des enfants, une famille. Pour moi, vois-tu bien, Jacques... pour moi, c'est toute ma vie, tout mon bonheur !

—Une famille !—avait répété Roquebert, qui semblait devenir de plus en plus songeur.

Puis comme se décidant tout à coup :

—Pierre,—dit-il,—tu pourras agir à ton tour comme bon te sembleras, mais je vais tout t'apprendre... veux-tu ?

—Si je le veux ! mais ne sera-ce pas comme jadis, au retour des vacances ! va, Jacques... va... je t'écoute !

Roquebert prit à peine le temps de se recueillir, et commença en ces termes :

—Après ton départ, je continuai ma joyeuse existence durant quelques années encore. Mes affections cependant devenaient plus tenaces ; il semblait que l'amour voulût prendre en moi la place laissée vacante par l'amitié... J'en avais une peur de tous les diables. Hélas ! c'était un pressentiment. Je ne tardai pas à rencontrer une jeune fille dont je devins amoureux fou... comme d'habitude... mais elle était sage celle-là, sage et très bien gardée. Pas d'autre moyen que d'en passer par le mariage. J'eus beau m'en défendre... il fallut en arriver là... Je l'épousai !

—Eh bien ! le grand malheur !—fit Pierre, qui n'avait pu s'empêcher de sourire de l'air de désolation profonde avec lequel venait d'être fait ce dernier aveu.

—Ah !—reprit Jacques,—ah ! mon ami, quels regrets dès le lendemain ! Quelle désillusion ! Quel désenchantement ! Egaré par une fausse apparence de bonheur, je venais d'abdiquer à tout jamais ma liberté, ma chère liberté ! De plus, j'avais une belle-mère... ou plutôt une belle-tante, ce qui est encore pis. On voulut me tenir à l'attache, et me cadener, me museler dans le mariage. Tu juges si ton ami Jacques regimba ? Peut-être me serais-je entendu avec ma femme ; elle était douce et bonne au fond... elle m'aimait... et puis si jeune ! Mais la belle-tante ! Oh ! non, jamais ! Une lutte terrible s'engagea entre nous. J'avais commis l'insigne sottise d'aller me fixer auprès d'elle, en province, en surveillance ! Je rompis mon ban, je m'évadai, j'enlevai ma femme !

—Très-bien ! bravo !

—N'est-ce pas ? C'était vers toi que je me dirigeais ; comptant te demander un refuge et des conseils. J'avais entendu dire que tu étais de retour à Paris. Par malheur, je ne te retrouvai plus. D'autres amis jetèrent de l'huile sur le feu ; je repris mes anciennes habitudes ; ma femme se désola, s'agrippa. C'étaient tous les jours des récriminations et des scènes à n'en

plus finir. Puis, invariablement : " J'irai retrouver ma tante Poupart ! " La tante s'appelait Poupart ! Je sais bien que ce n'est pas une justification... mais, que te dirai-je ? Un jour enfin, à bout de patience et d'affection, je résolus de fuir au bout du monde... ou dans l'autre. En conséquence, je sortis de mon enfer avec la ferme résolution de n'y plus rentrer. Dans une poche j'avais pris tout ce qui me restait d'argent, dans l'autre un pistolet chargé. C'était vers une maison de jeu où j'allais ainsi : en cas de perte je me serais fait sauter la cervelle. Je gagnai dix mille francs ; je mis la moitié de cette somme dans une enveloppe avec ces mots : " Je vous rends à votre tante... Adieu ! " Avec l'autre moitié de mon gain, je partis immédiatement pour l'Amérique.

— Ah ! Jacques... Jacques...

— Eh ! je le sais bien... le devoir, la famille... J'ai ou tort, grand tort, et je m'en suis cruellement repenti... mais trop tard peut-être !

— Trop tard... comment cela ?

— Hélas ! mon brave et digne Pierre, ce qui me reste à t'apprendre... c'est presque un crime !

— Explique-toi... Voyons ?

— En arrivant là-bas, à New-York, je m'étais associé avec un Américain prenant pour ma part dans notre spéculation les voyages qui devaient en résulter. Je lui avais fait promettre, au cas où quelque lettre m'arriverait de France, de me la faire parvenir immédiatement, n'importe où je me trouverais alors. Il connaissait mon histoire. Je m'éloignai donc, la conscience presque en repos. A mon retour : — " Il n'est donc rien venu ? — Non... rien." Plusieurs voyages se passèrent ainsi ; les voyages là-bas ce sont des années. Toujours pas de lettre. Je finis par me dire : " C'est qu'elle a été satisfaite de mon abandon, qu'elle en a pris son parti... c'est qu'elle m'a tout à fait oublié." Et j'oubliai de même. Dix-huit ans plus tard, il y a de cela quelques mois, mon associé mourut. Dans ses papiers, sous une enveloppe dont le cachet semblait très-ancien, et qui portait mon nom, je retrouvai une lettre jaunie par le temps, une lettre de Marguerite !

— De ta femme ?

— Oui. Le lendemain même de mon départ de France elle m'avait écrit, et depuis dix-huit ans sa lettre était là... mon associé me l'avait cachée, craignant d'abord que son contenu ne me détournât de nos affaires et, plus tard, n'osant sans doute plus m'en faire l'aveu. Oh ! ces Américains... ils n'ont qu'un dollar à la place du cœur !

— Pauvre ami !... mais, dis-moi, que t'écrivait-elle ?

— Tiens ! — fit Jacques, — lis toi-même.

Duvernay prit la lettre, la déplia lentement, et lut à demi-voix ce qui suit :

" Mon cher Jacques,

" Reviens vite. Je t'ai tout pardonné, je t'aime, et nous serons heureux maintenant, car je viens de sentir tressaillir mon sein, car je suis mère."

— Comprends-tu ?... — fit Roquebert. — mais ce n'est pas tout encore, lis le *post-scriptum*.

Ce *post-scriptum* était ainsi conçu :

" Permetts-moi de te rappeler ce que tu m'as laissée sans argent, et que je ne puis plus guère compter sur ma tante. Mais j'ai du courage, va... et s'il le faut, je travaillerai pour notre enfant."

— Sans argent ! — se récria Pierre, — mais ne lui avais-tu pas envoyé...

— Cinq nulle francs, oui... mais par un de mes amis, ou plutôt de mes compagnons de débauche. Ne vois-tu donc pas que ce misérable aura gardé l'argent, et remis seulement la lettre !

— Infamie !...

— Oh ! le véritable infâme c'est moi... moi qui ai déserté mon devoir, moi qui devais être ainsi châtié de mon lâche abandon ! Mais elle... elle... songes-y donc... sans appui, sans ressources...

— Et la tante Poupart ?

— Qui sait !... Elle était furieuse de ce que sa nièce eût consenti à me suivre, elle avait juré de ne jamais lui pardonner. Une vieille folle, d'ailleurs... une méchante femme ! Qui sait ce que sera devenue ma pauvre Marguerite !...

— Quoi ! tu ne sais rien encore...

— Et comment aurais-je appris quelque chose ! Aussitôt ce fatal cachet rompu, je profitai d'un paquebot qui partait pour Hambourg, et j'arrive en France... en France où depuis dix-huit ans, Marguerite m'espère en vain et me maudit dans son isolement, peut-être dans sa misère ! Elle... elle et mon enfant !... Mon enfant... oh ! tiens, Pierre, je fus bien coupable, mais ce que j'ai souffert depuis que j'ai connu toute l'étendue de mon crime, mais ce que je souffre encore en ce moment doit me compter là-haut pour un commencement d'expiation. Fasse le ciel, qu'au terme du voyage, je ne trouve pas un plus terrible châtement.

— Non, — répondit Duvernay, — non, Jacques... car Dieu est juste, et ceux vers qui tu reviens étaient innocents. Espère... je me charge d'obtenir ton pardon et, préalablement, de t'aider dans tes recherches. Il va sans dire que tu ne descendras pas ailleurs que chez moi... que ma maison sera la tienne.

— Impossible, mon vieil ami, du moins quant à présent, — répliqua Roquebert. — je compte m'arrêter à Bar-le-Duc, où demeurerait la tante de Marguerite, où j'espère quelques premiers renseignements... et, comme nous devons en approcher, parle à ton tour, Pierre... dis-moi franchement aussi ce que le destin a fait de toi.

Afin surtout de distraire un moment la douloureuse anxiété qui se lisait sur le visage de Jacques, Duvernay s'empressa de se rendre à son désir.

— Ami, — commença-t-il, — Nous habitions alors une des grandes villes manufacturières de la frontière belge ; j'avais une excellente place, déjà des économies, et mon petit patrimoine personnel, qui bientôt s'augmenta d'un héritage inattendu. Je rêvai dès lors la fortune. Quelques années plus tôt, en entendant parler d'un projet de canal entre la Villette et la Bastille, j'avais pressenti sur son parcours un grand avenir industriel. Dès que je me sentis quelque argent, j'y achetai des terrains, dans l'intention d'attendre la hausse, ou peut-être de créer moi-même un vaste entrepôt. Afin de surveiller de plus près ma spéculation, nous étions revenu provisoirement à Paris ; mais je conservais encore, sinon ma place, du moins des intérêts dans le Nord. Je demeurais alors boulevard du Temple, un soir, en entrant chez moi, je fus assailli par deux individus qui me dévalisèrent et me laissèrent pour mort.

— Les misérables ! — se récria Jacques, — comment, ils te laissaient ainsi, seul, dans un enclos désert, au milieu de la nuit ! Mais qui donc te sauva ?

A cette question un doux sourire se dessina sur les lèvres de Duvernay, une larme brilla dans ses yeux.

Puis, d'une voix de plus en plus émue, il continua :

— Lorsque je repris mes sens, j'étais couché dans une chambre inconnue. A mon chevet, travaillait une jeune fille... Oh ! mon ami... si charmante et si douce que je crus me réveiller en paradis, sous la garde de mon bon ange ! Longtemps je la regardai, immobile et n'osant pas même respirer, dans la crainte que mon rêve ne s'évanouît. Enfin, je fis un mouvement, je voulus interroger... Elle venait de relever la tête, elle s'était vivement tournée vers moi, elle mit un doigt sur ses lèvres pour me commander le repos. D'ailleurs, épuisé par le douloureux effort que je venais de faire, je me laissai retomber sur l'oreiller, je me rendormis. Des jours, des semaines s'écoulèrent ainsi, sans qu'une parole me fût permise, sans qu'un geste me fût possible. C'était l'ordonnance du médecin, et je le sentais bien moi-même, ma vie tenait encore à si peu de chose que la moindre désobéissance eût suffi pour la briser. Un soir enfin le docteur me dit : " Vous êtes sauvé, mon cher monsieur, mais ce n'est ni à la science ni à votre vigoureuse jeunesse que vous le devez, c'est surtout au dévouement de mademoiselle Henriette ! " Je savais donc maintenant son nom... elle s'appelait Henriette !

—Mais comment avait-elle pu te recueillir ainsi?... Qui était-elle ?

—Elle habitait un ancien hôtel contigu à l'enclos dans lequel avait eu lieu notre duel nocturne. Vers le matin, en ouvrant sa fenêtre, elle crut entendre de faibles gémissements, elle finit par apercevoir un cadavre qui semblait encore animé par un dernier reste d'existence. Tu comprends ce qui s'en était suivi : courir vers le blessé, le faire transporter dans sa demeure, et, depuis ce jour-là, veiller sans cesse en se relevant avec sa mère... sa bonne et digne mère, qui s'était mise de moitié dans sa pieuse tâche. J'étais loin cependant d'être encore guéri ; ma convalescence fut longue et, grâce à Dieu, j'eus tout le temps de connaître et d'apprécier ces deux femmes. C'étaient une veuve, une orpheline ; elles avaient été ruinées par la chute de l'empire, et cette propriété, la dernière qui leur restât, allait être vendue par des créanciers impitoyables. Cet appauvrissement, ce malheur, elles en parlaient avec une simplicité touchante, elles s'y préparaient d'avance avec une courageuse fierté. Déjà, dans le secret de mon âme, je m'étais promis de devenir leur soutien, leur protecteur, leur ami. La pauvre mère m'embrassa en m'appelant son fils ; Henriette me tendit la main. Chère Henriette !... après m'avoir sauvé de la mort, elle allait devenir ma vie, mon espérance !...

J'étais amoureux fou, je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir des difficultés qu'allaient me créer ma famille, mon père s'opposa à mon mariage, Henriette venait sur ces entrefaites de perdre sa mère. Ce dernier malheur me décida, je ne pouvais laisser seule au monde, cette jeune fille que j'aimais et qui m'avait sauvé la vie, j'enlevai Henriette, elle eût foi en moi, nous allâmes nous marier en Ecosse, nous restâmes 6 mois, puis je reviens à Paris, présenter ma femme à mes amis, mes affaires prospèrent, j'eus deux beaux enfants, Henri et Charlotte, et je suis aujourd'hui le plus heureux des hommes, voilà mon histoire, mon ami. J'espère te présenter bientôt à ma femme et à mes enfants, je compte sur ta visite.

—Quant à cela, c'est chose convenue, monsieur Duvernay. Mais il va bientôt falloir nous séparer ; j'aperçois là-bas les clochers de Bar-le-Duc.

III

LA NUIT DU MEURTRE.

Tout en se dirigeant vers la maison jadis occupée par la tante Poupart, Jacques Roquebert se disait avec angoisse :

—Dieu juste, épargnez-moi le châtement de ma faute !...

Quant à Pierre Duvernay, tout en roulant de nouveau vers Paris, il se sentait l'âme vaguement inquiète, il se surprenait à murmurer :

—O mon Dieu ! faites que je n'aie pas à expier mon honneur !...

Pourquoi cet étrange pressentiment ? Pourquoi ces instinctives alarmes ? Les paysans bretons vous répondraient ; Avertissement du ciel !

Mais Pierre Duvernay, était Parisien, et, bien qu'il eût de la religion, nullement superstitieux.

Il secoua donc ce malaise intempestif, il finit par en rire.

Et, réellement, que pouvait-il appréhender, que pouvait-il craindre ? Il y avait une semaine à peine qu'il avait quitté Paris, laissant sa femme en parfaite santé, son fils et sa fille radieuse de jeunesse. Quant à ses affaires d'intérêt, elles étaient dans la situation la plus prospère. Aucune mauvaise chance dans les hypothèses du négociant, aucun nuage à l'horizon du père de famille. Enfin Pierre Duvernay ne se connaissait pas d'ennemis.

Bien au contraire, son esprit libéral, sa rondeur en fait de commerce, sa généreuse humeur envers les ouvriers, qui le surnommaient *la main toujours ouverte*, tout enfin, voire même les sympathies conquises par sa gracieuse et bienveillante compagne, tout contribuait à lui garantir de nombreux amis,

aux premiers rangs desquels, par malheur, il croyait pouvoir placer Guillaume Duvernay, son frère.

Nous savons à quoi nous en tenir sur le compte de celui-ci ; nous l'avons entendu se concerter avec son complice, le prétendu vicomte Gaëtan de Moréas.

Mais comment le loyal Pierre eût-il pu soupçonner tant d'infamie, tant d'ingratitude ! Guillaume lui devait tout. Plus jeune que lui d'une dizaine d'années, cet indigne frère n'était guère qu'un adolescent à l'époque du départ pour l'Angleterre avec Henriette. Au retour, on l'avait retrouvé marié, père de famille, dans la plus profonde misère et, de plus, déjà gravement compromis par la funeste passion du jeu. Ainsi que nous l'avons entendu reconnaître par Guillaume lui-même, son frère l'avait tout d'abord racheté du déshonneur, ensuite placé dans sa maison naissante. C'était encore lui, c'était ce bon Pierre, qui s'était chargé de l'éducation, de l'avenir de ses enfants, après avoir fermé les yeux de leur mère, excellente femme qui, malheureusement pour eux, était morte jeune. Depuis ce temps-là ; que de générosité ! que d'indulgence ! quelle protection vraiment fraternelle !... D'autre part, notez bien que l'obligé était un parfait hypocrite, et faisait un grand étalage de son dévouement, de sa reconnaissance. Comment le bienfaiteur se serait-il défié ?... Non... non... c'était impossible !

Une fois cependant, Guillaume avait laissé percer sa jalousie, sa haine à l'égard d'Henriette. Il s'était même montré presque insolent avec elle, elle se tenait avec monsieur son beau-frère sur une prudente réserve, elle sentait en lui un ennemi. Sous ce rapport, les femmes ont un merveilleux instinct, qui nous fait complètement défaut à nous autres hommes.

Quant au beau vicomte Gaëtan de Moréas, nous nous réservons d'expliquer plus tard le fatal rôle qu'il avait joué, qu'il jouait encore dans la maison Duvernay.

Tout ce qui précède, il résultait donc une certaine froideur dans les rapports intimes. Mais en dehors du cercle de la famille, de l'autre côté de la porte de communication, Pierre était toujours pour Guillaume le même frère généreux et confiant, le vrai frère aîné, le bon frère.

On avait déjà dépassé Seulis, on approchait de Paris.

La nuit était venue depuis longtemps déjà : une nuit pluvieuse et noire.

Mais notre voyageur ne s'inquiétait guère de la température. Seulement, ne pouvant plus mesurer aux bornes kilométriques le chemin parcouru, c'était à sa montre qu'il regardait maintenant, c'était l'aiguille qu'il accusait d'être trop lente.

Enfin les roues sonnèrent sur le pavé ! Enfin la voiture courut entre deux interminables files de maisons, déjà noires comme la nuit ! Enfin ce furent les premiers cabarets, encore éclairés, de la banlieue... puis, comme un groupe de phares étoilant la brume en travers du chemin... la barrière !

La voiture allait encore au grand trot que déjà le voyageur du coupé s'efforçait d'ouvrir la portière : à peine lui fut-elle ouverte du dehors qu'il sauta sur le pavé.

—Peste !— fit le conducteur, — en voilà un monsieur qui ne perd pas de temps !

—Oui, mon ami... j'avais même écrit qu'on vint m'attendre ici... n'avez-vous donc vu personne ?

Tout en répondant ainsi d'une voix haletante, Pierre Duvernay regardait anxieusement de tous côtés.

Il était si impatient et si content, ce bon Pierre !...

—Me voici, frère !—répondit un voix au milieu du brouillard.

C'était Guillaume Duvernay, qui s'était trouvé de l'autre côté de la diligence, et qui se frayait un passage à travers l'invasion des gabelous armés de lanternes.

—Ah !... très bien... tu es exact,—lui cria son aîné.—Comment va tout le monde à la maison ?

—Parfaite ment... du moins je le suppose, car, suivant tes instructions, je n'ai voulu voir personne aujourd'hui.

—Merci, Guillaume !—conclut Pierre en lui donnant la main.

Mais s'interrompant tout à coup :

—Comme ta main est brûlée ?

Puis, entrevoyant son visage à la blafarde lucur d'un falot.

—Et comme te voilà pâle !... serais-tu souffrant, malade ?

—Nullement, —répliqua l'autre d'un air embarrassé, — nullement, frère... un peu trop de travail ces jours-ci peut-être... et puis voilà déjà longtemps que je suis à t'attendre au milieu de ce glacial brouillard. Vous êtes en retard.

—Parbleu !... mais je ne vois pas de cabriolet.

—Il est là, contre le premier arbre du boulevard...

—Eh bien ?... qu'attendons-nous... partons !

Un instant plus tard, le cabriolet emportait les deux frères. C'était le plus jeune qui conduisait, silencieux et le corps en avant.

L'aîné, s'adossant en arrière, ne cessait guère de parler que durant les brèves réponses de l'autre. C'étaient des questions relatives à tout ce qui s'était passé durant son absence. Comment allait telle opération ? Quel avait été le chiffre des affaires ? Quels bateaux étaient partis ou revenus ? Puis, à propos de la famille : comment vont tes enfants, Guillaume ? Que me diras-tu des miens ?... Charlotte a-t-elle toujours sa riieuse mine de printemps ? et mon fils Henri ?... Et ma chère Henriette ?

Enfin, abordant avec réserve le grand mystère :

Quant aux motifs de mon voyage, permets-moi de ne pas encore m'expliquer aujourd'hui. Bientôt, dès demain peut-être, tu sauras tout, frère, et tu verras que je ne t'ai pas oublié... que je n'oublie personne.

—Je ne te demande rien, —répliqua hypocritement Guillaume, — je ne t'interroge pas. Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage que tu ne m'en avais dit, que tu ne m'en as écrit. Il s'agissait pour toi d'un intérêt capital, j'ai fait des vœux pour le succès ; et maintenant je te félicite d'avoir réussi... car tu as réussi, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Complètement ?

—Complètement. Mais comme tu me demandes cela... je te trouve ce soir en air étrange !

—Etrange... pourquoi ?... tu te trompes... c'est cette obscurité, cette froidure...

Et Guillaume fonetta le cheval.

Mais Pierre posant tout à coup la main sur les guides :

—Tu prends par là ! — fit-il au moment où son frère s'engageait sur le quai Jemmapes.

Il est des instants suprêmes où l'instinct de la conservation jette une furtive lueur dans l'esprit de ceux qui sont en danger de mort. S'ils obéissent à cet avertissement providentiel, ils peuvent encore être sauvés ; malheur à eux, s'ils ne savent pas le comprendre !

—Pourquoi pas ce chemin ? — avait demandé Guillaume dont la voix tremblait.

—Ne parle-t-on pas d'une bande de voleurs, qui, depuis quelque temps, exploitent le canal Saint-Martin, — observa son frère, — et n'y aurait-il pas quelque imprudence à suivre le quai dans toute sa longueur, au milieu de la nuit ?

—C'est le plus court.

—Tu as raison... ce serait de la poltronnerie... va plus vite.

Pierre Duvernay venait de rester sourd au conseil de son bon génie ; c'était sa dernière chance de salut qui lui échappait.

Ah ! s'il avait pu entendre le cri de joie que venait d'étouffer l'assassin, s'il avait vu le fauve éclair dont s'était illuminée sa prunelle, il eût deviné le guet-apens, il eût retrogradé peut-être !

Mais non. Il venait de se laisser tomber en arrière, il se replongeait à plaisir dans son rêve impatient, il ne songeait plus qu'au bonheur du retour !

Et durant ce temps-là, le cheval, activé par le fouet, précipitait sa course dans la voie fatale.

C'était vraiment une affreuse nuit, lugubre et sombre. Au

ciel, pas une étoile ; sur le quai désert, au milieu d'une épaisse brume, quelque rares reverberères qui parfois, sur les eaux dormantes, projetaient un blafard reflet.

A mesure que l'on avançait, le brouillard semblait de plus en plus complet, et permettait à peine d'entrevoir ou plutôt de deviner, se détachant en noir sur son uniforme grisâtre, quelques formes de bateaux, une vague mâture, les longs bras d'une grue, ou bien encore, tout le long des berges, la silhouette d'une charrette dételée parmi des entassements de marchandises auxquels la nuit prêtait une sorte d'apparence fantastique. Vainement on eût cherché plus sinistre route.

Aussi, Pierre Duvernay, tout à l'heure si expansif, sentait glacer en lui toute sa joie. A peine parlait-il maintenant, et n'était-ce encore que pour dire :

—Brrr !... qu'il fait froid. Plus vite donc, plus vite... Jamais notre pauvre canal Saint-Martin ne m'a paru si peu gai !

Guillaume ne répondait plus, mais le cheval maintenant allait au galop.

On dépassa ainsi les quelques sombres masures groupées aux deux angles de la rue Grange-aux-Belles ; puis les *Vendanges de Bourgogne* qui, toutes resplendissantes de lumières, faisaient joyeux tapage au coin de leur faubourg déjà presque endormi ; puis enfin les ponts d'Angoulême et de Ménilmontant, aux abords desquels tout était éteint, silencieux...

Au-delà, c'était pire encore ; et le contraste des dernières clartés, un instant entrevues, le faible écho des derniers bruits qui chantaient dans le lointain, tout y rendait le silence deux fois plus profond, la nuit deux fois plus noire.

Il tombait une de ces pluies muettes qui sont comme les pleurs du ciel.

Sur le mauvais pavé, devenu très glissant, le cheval soulevait trébuchait.

On avançait cependant, on allait arriver.

—Dans une nuit ordinaire, — murmura Pierre Duvernay, — je verrais d'ici ma maison... la fenêtre d'Henriette !

Un brusque soubresaut de la voiture l'interrompit tout à coup.

Il avança vivement la tête afin de voir ce dont il s'agissait. Deux hommes venaient de s'élançer à la tête du cheval ; un troisième surgissait sur le marche-pied.

Quant aux deux premiers, blouse de couleur sombre et casquette rabattue sur les yeux : deux bandits vulgaires.

Enveloppé dans un long manteau, l'homme du marche-pied portait un masque sur son visage.

—Que signifie ? — avait balbutié Pierre Duvernay, — qu'est-ce que cela ?

—Un couteau ! répondit, en le frappant, Gaétan de Morénas.

Puis, comme la victime disparaissait à la renverse, sous la capote du cabriolet, mais en appelant à l'aide :

—Frappe à ton tour, — commanda-t-il à son complice, — je crois l'avoir manqué... mais frappe donc, Guillaume !

—Non ! — se récria vivement celui-ci, qui déjà s'élançait à terre, tout éperdu d'épouvante. — Oh ! non... c'est inutile... il est mort...

—Pas encore !... répondit Pierre Duvernay d'une voix tonnante, — pas encore, misérables !

Il était debout sur l'avant de la voiture ; il frappait à tour de bras le cheval, qui repartit aussiôt, ventre à terre.

Guillaume resta d'abord immobile, et comme pétrifié de stupeur.

—Il nous échappe ! — put-il articuler enfin.

—N'aie donc pas peur, — répondit Morénas, qui venait de s'élançer sur les traces de la voiture, — j'avais tout prévu, mes précautions sont prises.

Effectivement au bruit des roues, qui s'arrêtaient net, succéda simultanément un bruit de brancards brisés, puis un douloureux hennissement du cheval.

Il venait de se heurter le poitrail contre une poutrelle que les bandits avaient disposé à cet effet, en travers du chemin.

Auprès de cet obstacle, deux d'entre eux se tenaient en embuscade.

Ils se précipitèrent sur le cabriolet violemment rojeté en arrière, et le soulevant d'un côté, le renversèrent de l'autre.

Pierre Duvernay, déjà tout sanglant, roula sur le payé.

—Achevez-le !... —commanda Gaetan, qui n'était plus qu'à quelques pas.

Les quatre bandits se rubrent en même temps sur leur proie...

Mais, pour la seconde fois, la victime se retrouva debout, tenant un long débris de brancard qui s'était rencontré sous sa main.

Avec cette arme, avec cette massue, il frappa de droite, il frappa de gauche, il fit reculer les assassins, terrifiés d'ailleurs par cette espèce de résurrection ; puis, non moins prompt à s'élaner entre eux, il se prit à courir éperdument vers sa maison, avec ces cris :

—A l'assassin !... à moi !... Henri, mon fils... au secours, à moi !...

Oh ! c'était une énergique nature que celle-là. Et puis, on tient bien davantage à la vie, on la défend avec un sorte d'acharnement surhumain, alors qu'elle vous a donné toutes les joies, alors qu'on touche à la réalisation de ses plus chères espérances !

Gaëtan, lui-même, ne put s'empêcher de rendre hommage à cette vaillante défense.

—Un brave, —fit-il, —c'est dommage !...

En même temps, il avait déchargé sur lui ses deux pistolets.

On vit, ou plutôt on entendit le malheureux se ralentir un instant, chanceler... mais presque aussitôt reprendre sa course dans la nuit.

—Manqué ! —rugit sourdement Moréna. — A vous donc, les amis... à vous, et vivement... il n'est que temps !

Les quatre bandits coururent en avant, le couteau à la main.

Mais ils avaient été prévenus, mais ils étaient déjà devancés par Guillaume.

Durant les précédentes péripéties, le fraticide avait eu le temps de se remettre du premier effroi. Comprenant toute l'imminence de son propre péril, il s'était dit :

—Pierre me connaît maintenant... il faut qu'il meure, il le faut... ou je suis perdu !

Il venait donc de bondir, il dévorait l'espace avec la foudroyante rapidité d'un tigre altéré de sang.

Son frère aussi courait, mais il était blessé, mais l'élan du désespoir vaut-il celui de la peur multiplié par la haine !

Le meurtrier atteignit bientôt sa victime.

D'une main il l'arrêta par les vêtements, de l'autre il lui plongea son poignard dans la poitrine.

—Caïn !... —dit Pierre Duvernay.

Et il tomba.

Mais non sans murmurer une dernière fois :

—Henriette !

Tous ces détails du crime s'étaient accomplis en bien moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour les décrire, et surtout d'une façon bien autrement confuse, au milieu de la fange, au milieu de la pluie, au milieu des ténèbres.

—Bravo ! —dit Moréna à Guillaume, —nous voici doublement complices, mon bon... complices par le guet-apens, complices par le sang !

Puis, aux bandits, qui déjà, comme une bande de vautours, s'étaient abattus sur le cadavre :

—Est-il bien mort, cette fois ?

—Parfaitement mort, mais il avait la vie dure ! répliqua cyniquement l'un des misérables.

—Chut !... dit tout à coup le chef.

Chacun aussitôt se courba, prêtant l'oreille.

Sur le même quai, vers la hauteur du pont de Ménilmontant, le bruit d'un cheval arrivant au galop.

De l'autre côté du canal, sur le quai de Valmy, deux joyeuses voix qui chantaient :

Les gueux les gueux,
Sont des gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux,
Vivent les gueux.

Cà et là, dans l'air, le tintement de diverses horloges qui commençaient de sonner minuit.

—Alerte !... —reprit Moréna qui, durant ce silence, avait fouillé le cadavre, et qui maintenant jetait aux assassins un portefeuille, une montre, une bourse. —Alerte, mes oiseaux de nuit... voici votre part du butin... sauve qui peut !

Les bandits grognèrent quelques paroles inintelligibles, et disparurent dans le brouillard.

—A nous deux !... —poursuivit Gaëtan, —à nous deux, Guillaume... le cadavre dans le canal !

Le fraticide se recula, palpitant d'hésitation et de terreur. Mais, d'une part, se rapprochaient les deux chanteurs, de l'autre le cavalier.

On entendait même la voix de celui-ci, dont les paroles commençaient à devenir distinctes ; il criait :

—Tenez bon !... voici du secours... courage !...

Evidemment, il avait entendu les coups de feu, les derniers cris de la victime.

Il n'y avait plus à balancer.

D'une main frémissante, Guillaume saisit les pieds du cadavre, que déjà, de l'autre côté, soulevait son complice.

Ils le portèrent ainsi jusqu'au fin bord du canal, dans lequel ils le laissèrent doucement glisser, de façon à ce qu'il disparût presque sans bruit sous les eaux dormantes.

—Maintenant, —reprit à voix basse le chef des bandits, —tu sais ce qui me reste encore à faire... A demain !...

—Mais moi !... moi... —balbutia éperdument le fraticide.

—Oublies-tu donc que, pour ta justification complète, il te faut une légère blessure, accompagnée d'un bain froid. En octobre, ce n'est pas encore trop désagréable. Tu n'oses plus ? tu veux que l'on t'aide... Allons !... va... crie maintenant !

Tout en le raillant ainsi, Gaëtan venait de lui labourer les côtes avec la pointe de son poignard ; par une poussée soudaine, il le précipita dans le canal.

Quant au reste du programme, Guillaume ne se fit pas prier pour y faire honneur.

Surpris à l'improviste, saisi par le froid de l'eau, épouvanté d'ailleurs de se voir enseveli vivant dans ce même humide lin-cueil où venait de disparaître le cadavre de son frère, le meurtrier, tout en se débattant, jetait des clameurs aiguës.

A ce bruit, le chant des deux nocturnes piétons s'arrêta tout à coup. Puis, il y eut des pas précipités sur la rive.

Par contre, sur le quai Jeramapes, le cavalier s'était arrêté, se taisait.

Il venait d'atteindre la barricade élevée par les vampires ; il mettait pied à terre, il étudiait le terrain.

Gaëtan s'empressa de profiter de cet instant de répit pour gagner à pas de loup le chantier Duvernay, dont la grande porte charretière, laissée sans doute entrouverte à dessein, se reforma précautionneusement derrière lui.

Au milieu du canal, Guillaume se démonait et vociférait toujours.

—Voici l'endroit... c'est là-bas !... —dit enfin du quai Valmy une voix hors d'haleine, —allons donc, Clopinet !... A l'eau, Brutus !...

—Presque aussitôt, il y eut le bruit, le rejaillissement d'un triple plongeon.

Deux de ces alertes sauveteurs, les deux chanteurs, les deux gueux, semblaient appartenir, autant qu'il était permis d'en juger, à la pittoresque corporation des bohémiens de Paris. Le troisième, celui probablement qu'on venait d'appeler Brutus, c'était un énorme chien de Terre-Neuve.

Soudainement happé par ses formidables mâchoires, se croyant peut-être saisi par un spectre, Guillaume laissa échapper un véritable glapissement de bête fauve.

Brutus n'en serra que plus fort, en attendant ses deux compagnons qui ne tardèrent pas à le rejoindre.

Sur l'autre bord, il y avait maintenant un jeune homme, le cavalier de tout à l'heure... Henri Duvernay.

—Par ici !... par ici !... —disait-il aux deux nagours, qui ne tardèrent pas à soulever, jusqu'à la hauteur de ses deux mains, celui que venait de repêcher Brutus.

Henri Duvernay parvint à ramener sur le bord une forme humaine toute ruisselante d'eau, toute grolottante, qui, ne proférant plus que des sons inarticulés, pouvait à peine se soutenir sur les genoux.

Il se pencha pour regarder de plus près le visage, et presque aussitôt :

—Mon oncle ! —s'écria-t-il.

A cette voix, Guillaume se redressa tout à coup, et reculant jusqu'à ce que ses reins rencontrassent un amas de bûches croulantes, parmi lesquelles il s'affaissa de nouveau, mais cette fois à la renvers :

—Là !... là !... —balbutia-t-il en indiquant avec effroi le canal.

—Il y a donc une seconde victime ? —demanda le jeune Duvernay en se retournant à demi vers les sauveteurs, qui ne paraissaient pas vouloir encore ressortir de l'eau, — supposez-vous un second noyé... dites ?

—Possible, —répliqua l'un des bohémiens, — possible... car voilà Brutus qui cherche toujours et qui replonge... Hardi, Brutus !...

—Avez-vous besoin d'aide ? —reprit Henri.

—Pas pour le quart d'heure... mais faudrait du secours... de la lumière...

—A l'instant ! —conclut le jeune homme.

Et comme sa maison n'était qu'à quelques pas de là, il y courut, sonna, appela.

La grille ne tarda pas à s'ouvrir.

Déjà, sur le perron, madame Duvernay et sa fille avaient fait apparition.

N'avaient-elles pas annoncé qu'elles attendraient Henri.

—Ma mère !... Charlotte !... tout le monde ! —cria-t-il, — vite... vite au canal !... Mon pauvre oncle, et peut-être un autre malheureux... venez... courez !...

Sans même attendre une réponse, il retourna sur ses pas, suivi de tous les domestiques de la maison qui portaient des flambeaux.

Au milieu de ce groupe lumineux, Charlotte et sa mère.

Derrière la porte du chantier, un homme, Gaston de Moréna, observait d'un oeil satisfait cette sortie générale, et murmurait avec son mauvais sourire :

—C'est comme un fait exprès... plus personne dans la maison... A l'acte de mariage maintenant.

Et, glissant comme un serpent dans l'ombre, il se dirigea vers la porte de communication.

Déjà Henri se trouvait de retour à l'endroit qu'il venait de quitter.

En ce moment, les sauveteurs y déposaient un cadavre.

—Mes amis, —s'empessa de proposer Henri, —il vous faut des vêtements secs, un bon feu... entrez chez nous... là... là...

—Faites excuse, bourgeois, —répliqua le plus petit des deux bohémiens, —c'est pas pour vous désobliger, mais, mon ami Narcisse Clopinet et moi, nous sommes attendus dans le monde !...

—Soit ! —reprit le jeune Duvernay tout en présentant sa bourse, —mais prenez ceci... vous reviendrez demain. Je me charge de tout... allez vite !...

—Allons !... allons !... mais pas sans remercier monsieur... Saluez, Narcisse !...

Et, suivis de leur fidèle terre-neuve, ils s'éloignèrent au pas gymnastique.

Durant ce rapide entretien, les domestiques avaient rejoint leur jeune maître.

Il prit la lampe que portait l'un d'eux, il se pencha vers le cadavre, et soudainement, d'une voix déchirante :

—Mon père !... —s'écria-t-il, —c'était mon père !

A ce cri, Guillaume s'étant comme réveillé, cherchait à se relever pour fuir.

Mais qui songeait à lui dans ce moment ! Madame Duvernay, Charlotte, Henri, s'étaient précipités, agenouillés, sanglotant et priaient tout alentour de cet époux adoré, de ce père chéri, que vainement ils cherchaient à ranimer, que vainement ils appelaient encore !...

Dans ce milieu sinistre, au sein de cette brumeuse nuit, sous ces clartés vacillantes, il y avait dans cette scène de désespoir quelque chose de vraiment navrant, de vraiment terrible.

Livide et l'œil hagard, Guillaume Duvernay regardait.

Tout à coup, dans le groupe principal, il y eut un mouvement, un cri de joie.

Pierre Duvernay avait tressailli, rouvrait les yeux.

Il parut reconnaître sa femme et ses enfants, il les attira sous son froid baiser, il se souleva lentement dans leurs bras.

Puis, comme galvanisé par la vue de son assassin, ce cadavre vivant avança de quelques pas, et, de sa main droite, étroignant la blessure qui saignait à son flanc, il posa sur le front du meurtrier cette main sanglante.

Il retrouva même la force de prononcer un mot, mais si bas que celui-là seul put l'entendre auquel il était répété.

Ce mot :

—Cain !...

Puis il retomba lourdement ; cette fois, c'était bien la mort. Le fratricide s'était rejeté en arrière, haletant de terreur et n'osant plus regarder que le ciel noir.

A ses pieds, les lamentations, les sanglots de la veuve et des orphelins.

Dans le lointain, la voix des deux bohémiens qui reprenaient en chœur :

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux ;
Ils s'aiment entr'eux,
Vivent les gueux.

Dans l'air, enfin, les dernières vibrations d'une horloge retardataire qui achevait de sonner minuit !

IV

OU LE LECTEUR VA FAIRE PLUS AMPLE CONNAISSANCE AVEC M. BIBI, DIT "VORATOR."

C'était le 3 novembre, autrement dit, le Jour des Morts, vers midi.

Une foule nombreuse, qui s'en allait soit au cimetière de Belleville, soit vers le Père-Lachaise, remontait incessamment le faubourg du Temple.

D'une voix piaillarde et narquoise, un jeune garçon débite ainsi sa réclame en plein vent :

—Courage à la poche, mesdames et messieurs !... Un simple décime dans le canal, et j'y pique une tête à l'instant... Bing !... allons !... allons !... Deux sous seulement... la bagatelle de deux sous... rien que deux sous le plongeon !... Et quel plongeon !... C'est moi le roi des marsonins ; c'est moi qui suis le célèbre Bibi, surnommé Vorator, à cause de son appétit. Ce funeste appétit, il me faut du quibus pour le sustenter, messieurs, mesdames !... Déliez donc les cordons de votre bourse, sans vous commander, sans plus attendre, Bibi, dit Vorator, ira chercher au fond de l'eau tous les décimes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, et de plus... car il n'est pas fier... les pièces de dix sous, d'un franc, de deux francs, de cinq francs... voire même les louis d'or et autres bijoux, contrôlés par la monnaie !... Nonobstant, s'il se rencontrait parmi la société quelque amateur qui voudrait honorer mon talent d'un billet de banque, ou autre valeur susceptible de se détériorer au contact du bouillon de grenouilles, on peut tout remettre sans crainte à M. Clopinet, ici présent, qui garde mes frusques. Mais saluez donc, Narcisse !

Quant à celui-ci, figurez-vous une sorte de Gringoire moderne, maigre, efflanqué, râpé, mais tout de noir vêtu, comme un notaire.

Gravement assis sur un pavé, il s'adossait d'un air rêveur à la muraille bornant le petit terre-plein que l'ami Voratior transformait ce matin-là en tréteau de parade.

En s'entendant apostropher de la sorte, Narcisse tressaillit soudainement, promena sur tout ce qui l'environnait le regard d'un homme qui se réveille, parut enfin se soulever, comprendre, et, se levant poliment, salua de même à la ronde.

Mais non sans rougir, énormément ; il était timide comme une demoiselle, ce cher M. Clopinet.

Puis, au milieu d'un rire général, qui ne parut pas descendre jusqu'à lui, il alla nonchalamment se rasseoir sur son pavé, s'assurer que rien ne s'était dérangé dans le petit paquet commis à sa garde, et le replaça sur ses longs genoux osseux, à l'angle aigu desquels l'usure du pantalon noir faisait briller comme deux soleils.

Il était très consciencieux, très méthodique, ce bon Narcisse.

Quelques instants plus tard, il avait déjà repris sa mélancolique pose, et, la tête inclinée sur la poitrine, le haut du visage caché dans l'ombre que projetaient les ailes, ultra-ramolies, de son chapeau d'un noir roussâtre, les joues comme voilées par ses longs cheveux d'un blond pâle, on ne distinguait plus guère que le bout de son grand nez, troisième point lumineux de ce sombre personnage. Était-ce un poète tragique ? Était-ce un philosophe allemand ? L'avenir le dira.

Quant au terre-neuve appelé Brutus, il était absent pour le quart-d'heure. Sans doute, on avait craint que, par un zèle intempestif, il n'entravât la représentation.

Bibi, cependant, continuait :

— Eh quoi ! — plus rien, — pas même un maravédis ! — permettez-moi de le déclarer, messieurs, c'est honteux pour la France.

Cet argument fit tomber une pièce de deux sous.

Bing ! avant qu'elle n'eût touché le fond, déjà l'alerte plongeur l'avait attrapée entre deux eaux : un vrai brochet.

Puis, rebondissant à la surface et faisant la planche presque au-dessous du pont :

— Encore !... Encore !... — cria-t-il à la foule comme suspendue au-dessus de lui. — Allons donc pendant que nous y sommes, allons donc !... C'est au beau sexe maintenant que je fais appel... c'est aux cœurs sensibles qui battent sous le corset... Il ne fait pas chaud là-dedans... voyons

Pitié, mesdames
Pour l'orphelin...
Ni feu, ni flammes
Pour chauffer c'bsin
Pitié, mesdames...

Il eût estropié la romance jusqu'au bout, cet enragé Voratior.

Mais deux bonnes commères, passant par là d'aventure, s'apitoyèrent rien qu'au refrain :

— Il est drôle tout d'même, ce p'tit mauricaud-là... pas vrai, madame Giffardin ?

— Une vraie guernouille, madame Coquillard. Faut-y compatir.

Et chacune en même temps jeta son offrande dans le canal.

— Coup double ! — s'écria Voratior, en replongeant aussitôt, les deux mains ouvertes.

Il ne tarda pas à reparaitre, un gros sou dans chacune d'elles, et tout en envoyant des baisers aux deux souriantes commères :

— Honneur aux dames !... — remercia-t-il galamment.

— Il est très-bien élevé, — murmura madame Giffardin, tout émue de ce procédé délicat.

— Amour de gamèn, va ! — renchérit encore madame Coquillard.

Quant à M. Bibi, il s'était retourné vers son mélancolique compère, et lui jetant sa triple pêche :

— A vous, monsieur Clopinet encaissez et saluez, Narcisse !

Il n'acheva pas, interrompu par le rebondissement argentin

d'une forte pièce blanche, qui venait de tomber non loin de M. Clopinet, sur le terre-plein.

A ce bruit de favorable augure, Narcisse s'était complètement réveillé. Il avait couru, se penché, et finalement se redressa, jetant un cri de coq.

Il venait de ramasser, il montrait une pièce de cinq francs.

— Une roue de derrière ! — s'écria Voratior comme ébloui — une vraie piastre de cinq livres tournois !... Quelle habaine !... Et c'est ce monsieur là-bas, qui n'a l'air de rien, et qui se dérobe à l'admiration du peuple. Mais j'en ai bien vu, moi... on a de l'œil. Merci, homme généreux, merci !... Saluez donc, Narcisse !... Ce doit être un ambassadeur... ou tout au moins un riche ami des arts. Vous pouvez sonner la cloche du déjeuner, monsieur Clopinet, je passe dans mon vestiaire !

Ce disant, il disparut sous le pont, suivi de Narcisse qui, portant le paquet, se disposait sans aucun doute à remplir, auprès de son brillant associé, l'office de valet de chambre.

Quant à l'homme généreux c'était Jacques Roquebert.

Attardé dans le Nord par la recherche de la tante Poupart, il ne faisait que d'arriver à Paris.

Mais, hélas !... sans avoir encore retrouvé les traces de la pauvre Marguerite, sans même soupçonner ce qu'elle était devenue.

La tante Poupart avait disparu de Bar-le-Duc et s'était remarquée, il y avait quelque vingt ans de cela, presque aussitôt après le départ de sa nièce et, selon toute probabilité, par dépit de ce départ.

Elle avait habité diverses villes avec son second mari, un jeune mari, une espèce de mauvais sujet, qui paraissait la traiter assez mal et lui manger tout son bien.

Partout on ignorait qu'elle eût une nièce ; nulle part, on ne se souvenait, on n'avait entendu parler de Marguerite.

La tante enfin était morte, aux trois quarts ruinée. L'Égataire du peu qui lui restait, le veuf très-consolable s'était dirigé vers l'Allemagne.

Or, on n'en savait pas davantage.

Jacques Roquebert allait donc s'en revenir découragé, désespéré, lorsque le propriétaire de la maison où s'était terminée cette comédie conjugale se récria tout à coup :

— Attendez donc ! je me souviens qu'au moment de partir, son mari m'a laissé comme une vieille lettre, en me priant de la remettre à ceux qui pourraient venir s'informer de la défunte. Mais retrouverai-je ce papier ?... voilà si longtemps de cela !...

La lettre cependant se retrouva, fut remise à Jacques.

Datée du 2 novembre 1827, elle ne contenait que ces mots :

« Si jamais il survient quelque chose d'heureux pour votre nièce Marguerite ou pour ses ayants droit, veuillez lui faire savoir à monsieur.

JOSEPH QUENTIN, H

Artiste musicien à Paris, rue de Ménilmontant, No. 2, au coin du Canal.

Quel était ce Joseph Quentin ? Que signifiait ce désigneux, laconisme et surtout ce mot "ses ayants droits ?" Une énigme !

Et puis cette date... 2 novembre 1827... précisément la même que celle de cette nuit où, dans le désert américain, Jacques Roquebert avait cru voir passer devant lui le fantôme éploré de la pauvre Marguerite !

Avide de connaître son sort, il avait repris en toute hâte la route de Paris, il se dirigeait vers l'angle de la rue Ménilmontant.

Mais arrivé là, devant la maison, il hésita ; il n'osait plus.

— Allons d'abord chez Duvernay, — se dit-il, — j'ai sa promesse qu'il m'aidera dans mes recherches... ce bon Pierre !

Jacques continua de remonter le quai Jemmapes, et, d'après les indications mêmes de son vieil ami, ne tarda pas à reconnaître le chantier, le petit hôtel.

Dans le chantier, les ouvriers travaillaient, comme à l'ordinaire, mais en observant une sorte de silence inquiet et triste.

Quant au petit hôtel, toutes ses persiennes restaient hermétiquement closes ; il était muet comme un tombeau.

Étonné, Jacques Roquebert sonna à la petite porte qui se trouvait à droite de la grande grille :

Un vieux domestique, tout vêtu de noir et l'air profondément affligé, vint ouvrir.

Roquebert apprit tout.

Puis, après un instant donné à la stupéfaction, à la douleur :

— Ne pourrais-je voir madame Duvernay ? — demanda-t-il.

— Non, monsieur... ma pauvre maîtresse ne reçoit personne. Lors de la fatale nuit, on l'a ramenée presque mourante... et depuis lors elle est malade, monsieur, bien malade ! Mais sa fille ?

— Voici huit jours et huit nuits qu'elle passe au chevet de sa mère... elle vient de consentir à prendre enfin quelques heures de repos... elle dort !

— Monsieur Henri ?

— Sorti pour affaires urgentes. Mais si c'est pour quelque chose de commercial, je puis vous conduire vers M. Guillaume Duvernay, le frère, bien que blessé lui-même...

— Non, — interrompit Jacques, — je revendrai ce soir.

Et il se retira, laissant sa carte au bas de laquelle ces quelques mots écrits au crayon :

« Un ami, un véritable ami. »

Quelques minutes plus tard, il était devant la maison indiquée par la lettre.

— Allons ! — se dit-il en faisant un dernier effort sur lui-même, — allons... il le faut !

La portière se trouvait être précisément cette excellente madame Giffardin, si libérale envers Bibi Voration.

— Monsieur Joseph Quentin, musicien, demeure-t-il encore ici ? — questionna Jacques.

— Connais pas, — répliqua la concierge.

— Mais vous devez vous souvenir...

— Me souvenir ? Ah !... monsieur, la mémoire c'est mon fort, surtout la mémoire du cœur. — Attendez donc !... Joseph Quentin ?... un musicien ? Non, non... nous n'avons jamais eu de musicien dans la maison, et je le regrette pour ma part, monsieur... j'adore les *artisses* !

— Voici cependant la preuve qu'il y a dix-neuf ans...

— Dix-neuf ans ? Ah !... monsieur, ça n'est pas à ma connaissance !... J'étais alors si jeune, et puis pas concierge du tout... des malheurs !

— Mais ne reste-t-il pas ici quelques-uns des locataires de cette époque ?

— Non, monsieur... c'est tout des nouveaux... le Parisien aime la variété.

— Comment ? — personne qui puisse me renseigner...

— Personne. — Ah !... si fait cependant, le *propriétaire*... qui, depuis des temps, occupait lui-même sa propre boutique... un fût épicier. Mais il s'est retiré, l'automne dernière, dans sa *propriété* des Prés-Saint-Gervais.

— Veuillez me dire son nom, m'indiquer...

— Inutile, monsieur... Vous n'avez pas besoin d'aller si loin. M. Pitois est rentier, c'est véridique... mais presque tous les jours il s'en revient vers ses amours, nutrement dit son épicerie. Il quitte son habit de bourgeois pour remettre un *tablier*, pour servir la pratique... histoire de se distraire... et de casser du sucre ! Oh !... ça c'est sa passion, à ce bon M. Pitois.

— Et pensez-vous que maintenant ?

— *Indubitablement*... car il fait soleil, et M. Arthur son successeur... un vrai fainéant... lui avait bien récom. Je de ne pas être en retard... il n'y avait plus de sucre de cassé du tout... votre servante !

Roquebert déjà ressortait de la loge ; il entra bientôt dans la boutique.

Rendons pleine justice à madame Giffardin ; elle n'avait dit que la vérité.

Un gros jeune homme frisé, dans lequel se reconnaissait facilement M. Arthur, se tenait nonchalamment assis dans le comptoir, et lisait tout à son aise le *Constitutionnel*.

Plus loin, entre les barils et les sacs, entre les bocaux et les tiroirs, un petit vieillard à mine d'étourneau se démenait, se trémoussait, entre trois ou quatre babillardes commères.

Ce devait être M. Pitois... *indubitablement*, comme n'eût pas manqué de dire la Giffardin.

Jacques attendit que toutes les pratiques se fussent retirées.

— Le Pitois alors s'avançant vers lui :

— Que désire monsieur ?... que faut-il lui servir ? — questionna-t-il en frottant l'une contre l'autre ses mains impatientes.

— Pardon, — fit Roquebert, — il ne s'agit que de quelques renseignements...

— En ce cas, monsieur me permettra de me remettre à ma casse... c'est très-divertissant de casser du sucre, et puis ça anime la conversation. Là, j'y suis... ne vous dérangez pas, Arthur !

Cette recommandation était pour le moins superflue ; le bel Arthur ne manifestait pas la moindre envie de se dérangez. Il ne quitta pas même la lecture de son journal, et répondit seulement par un geste majestueux. On eût vraiment dit qu'il siégeait sur un trône, ce jeune épicier-littéraire !

Quant au vertueux Pitois, tout en martelant sur son long couteau à la lame blanchie, il continuait avec une souriante volubilité :

— Arthur, c'est mon successeur... un charmant garçon, car moi, je ne suis plus rien de rien dans l'établissement... je vis retiré dans ma terre des Prés-Saint-Gervais... j'ai quitté, Dieu merci, le collier de misère !... seulement le passé vit encore en moi, l'épicerie m'attire. C'est si récréatif de faire des cornets, de peser, de mesurer, de casser... vous dérangez donc pas, Arthur !... Il y a, d'ailleurs, le va-et-vient, le mouvement de la boutique... les jacasseries et les cancons de la clientèle... de vraies comédies. Je n'ai plus tout cela là-bas, dans ma villa. Et puis, je vous le dis entre nous, madame Pitois n'est pas drôle tous les jours. Bref, me voici... mais sans intérêt dans les bénéfices au moins, en amateur... et tout à votre service, mon cher monsieur... allez... questionnez... je ne suis pas fier !

Jacques se contenta de sourire au dedans, et posa la question Joseph Quentin.

— Certainement qu'il a demeuré dans mon immeuble ! — s'écria tout aussitôt Pitois, — et même durant un certain laps de termes. Mais, son épouse y était décédée, il émigra vers les hauteurs de Belleville avec ses filles, qui sont encore vivantes, grâce au ciel, et charmantes. Je le rencontre quelquefois, et ne manque jamais de l'honorer d'un petit bout de ma conversation. Un brave homme, quoique musicien... un très-brave homme !

— Quoique musicien ? — répéta narquoisement Roquebert.

— Oui, — répliqua l'ex-épicier qui prit cette critique pour une nouvelle interrogation, — oui, monsieur... il est chef d'orchestre dans je ne sais plus quel bal, et donne des leçons de violon : c'est son état... je lui en souhaiterais un autre, comme qui dirait l'épicerie, par exemple !

Il y eut un silence.

— Monsieur Pitois, — reprit Jacques, dont la voix tremblait maintenant, — n'avez-vous jamais eu connaissance... n'avez-vous jamais entendu parler... d'une nommée Marguerite ?

— Marguerite Roquebert ?

— Jamais, monsieur...

— Pas même dans vos entretiens avec Joseph Quentin ?

— Non.

— Il faut que je le voie sans retard ; pouvez-vous me donner son adresse ?

— Ah !... quant à cela, c'est plus difficile. Je sais bien qu'il perche par là-haut, mais où précisément... voilà le hic ! Attendez cependant... il m'a nommé sa rue... attendez que je me souviens !

Et l'index gauche sur le front, tandis que de l'autre main il cassait toujours, cet intéressant ami des dandees coloniales

réfléchissait avec la grâce d'une rêveuse Vestale entretenant le feu sacré.

Tout à coup, sur une gamme très-élevée, ces quelques mots caractéristiques traversèrent l'espace :

—J'ai piqué d'autor... et je coupe maintenant... gare les quilles !

—Voici précisément votre affaire !... —s'écria Pitois, qui bondit vers le seuil.

De là, montrant l'illustre Bibi, surnommé Voratior, qui, sur le quai voisin, s'escamotait au noble jeu du bouchon :

—Tenez !—achevât-il,—ce jeune polisson fréquente Joseph Quentin, et vous renseignera parfaitement à son égard. Celui-là... oui... celui qui vient de crier : " pigeons !..." et qui ramasse maintenant une paille... Mais pardon, monsieur... voici une cliente, et je me dois... Vous dérangez donc pas, Arthur !...

Pitois venait de rentrer précipitamment dans la boutique. Arthur aurait pu lui reprendre pour un instant son cher collier de misère !...

Trop heureux de cette fugue, Jacques s'avança directement vers les jeunes lazzarones parisiens.

Ils étaient là pour le moins une dizaine, passionnément accroupis autour d'un bouchon renversé parmi quelques sous, mesurant le terrain, discutant la distance, mais ne parvenant guère plus à s'entendre qu'une assemblée parlementaire un jour de séance orageuse.

Un peu plus loin, Narcisse Clopinet se promenait à l'écart sur ses longues jambes, les deux mains derrière le dos, dans l'attitude d'un grand homme.

Ce fut à lui que Roquebert s'adressa.

—Ne pourriez-vous dire à M. Bibi, surnomme Voratior, que je désire lui parler !...

Clopinet salua gravement ; de même, il s'en alla frapper sur l'épaule de son illustre ami.

Dérangé dans le plus chaud moment de sa péroraison, Voratior eut d'abord un geste de vif déplaisir, mais ayant levé les yeux, reconnaissant Roquebert :

—Le monsieur aux cinq francs !... —s'écria-t-il en changeant soudain de physionomie et d'allures,—l'homme généreux !... Et c'est moi qu'il demande... j'abandonne la partie, je renonce à mon droit.

Puis, accourant vers l'inconnu :

—Me voici, milord... et tout à votre service !

—Je suis Français, mon jeune ami,—fit en souriant Roquebert.

...Eh ben !... j'aime mieux ça, pour vous d'abord, et puis pour la France. De quoi s'agit-il, monseigneur ?...

—Appelle-moi tout simplement M. Jacques.

—Monsieur Jacques... soit. Parlez donc, monsieur Jacques ?...

—Pourrais-tu m'indiquer la demeure d'un certain Joseph Quentin, ou mieux encore me conduire vers lui... est-il vrai que tu le connais ?...

—Si je le connais ?... mais c'est mon propre parrain.

—En ce cas, allons... .

—Ah !... voilà... c'est qu'il doit être absent pour le quart d'heure... aujourd'hui jour de gobe.

—De gobe ?...

—Ou, si vous le préférez, de réunion... la réunion gobante et chantante des Sans-Soucis... une société dont parrain Joseph est le président fondateur.

—Qu'est-ce que c'est que cette société ?...

—Ça demanderait pas mal d'explications pour répondre... mais si vous désirez que je vous y mène, comme la route est longue... .

—Il nous faut une voiture alors... appelle ce cabriolet qui passe.

—Ce cabriolet... Eh !... tiens... c'est justement celui du vicomte... un des Sans-Soucis... Gageons qu'il s'en allait rejoindre les autres !... Comme ça se trouve... ohé !... vicomte... ohé !...

Le cocher, s'arrêtant, avança la tête.

C'était un homme jeune encore, et qui, sous son modeste costume d'une irréprochable propreté, conservait comme un vague reflet de distinction, d'aristocratie native.

De là sans doute le surnom dont venait de le saluer Voratior.

Après quelques mots échangés entre eux, celui-ci revint vers Roquebert qui, de son côté, s'était déjà rapproché.

—Je ne me trompais pas,—expliqua Bibi,—il y va... et c'est convenu, il nous emmène avec lui. Montez donc, monsieur Jacques !

Puis, se retournant vers Narcisse qui, d'une allure nonchalante, s'était avancé jusque-là :

—Par exemple, il n'y aura pas place pour toi, messire Clopinet.

—Inutile,—répliqua, non sans quelque fatuité, celui-ci,—tu sais bien que je ne suis pas libre aujourd'hui, mon cher... voici l'heure de ma répétition.

Et saluant avec grâce, il s'éloigna majestueusement.

—Sa répétition !... murmura narquoisement Voratior qui riait sous cape,—fait-il donc sa girafe parce qu'il est figurant au Cirque... et encore qu'on le met toujours dans les Autrichiens... ce qui le vexa comme un poulet d'Inde !...

En ce moment, Bibi n'était encore que sur le marchepied.

—Monte donc, méchant gamin ! —fit le vicomte, en le menaçant d'un geste amical,—est-ce qu'Oreste devrait jamais se moquer de Pylade !

Roquebert, en même temps, lui faisait place à son côté.

—Merci de l'honneur !—refusa-t-il en s'asseyant à sa guise sur le tablier du cabriolet qui, de cette façon, resta tout grand ouvert.—Vous serez mieux comme ça, monsieur Jacques... et moi aussi, pour parler surtout... une vraie tribune d'orateur !

Puis, entrant de suite en matière :

—Nous disons donc qu'il nous faut des renseignements sur la tribut des Sans-Soucis en général, et particulièrement sur M. Joseph Quentin, comme qui dirait son grand chef. On peut, n'est-ce pas, vicomte ?

—Faut d'abord vous dire,—avait-il débuté ;—que mon parrain Joseph est la crème des bons enfants. De plus, un musicien fini. Paraîtrait même que, dans sa jeunesse, il a donné des concerts et composé des grands opéras... rien que ça ! Seulement, ses opéras on ne les jouait guère, et quant à ses concerts, il n'y récoltait que de simples lauriers, comme dirait Narcisse. Au total donc : la panne !... et avec la panne, toutes sortes d'espérances trompées, d'illusions perdues, et de gros chagrins qu'il fallait cacher sous un sourire, ni plus ni moins que sa misère sous un habit noir ! Vint enfin le jour où Joseph Quentin, à bout de patience et de souffle, se dit : " Assez de cette lutte-là... je n'en veux plus... C'est assez ! " L'adverbe trouva de l'écho chez un de ses amis, un peintre celui-là... mon propre oncle Raphaël. Il avait eu le prix de Rome cependant, mais faute de trouver des acquéreurs pour ses tableaux, il se mourait de faim... peut-être à côté d'un chef-d'œuvre. Ah !... si c'eût été des croûtes, je ne dis pas... les croûtes ça se vend, et ça se mange !

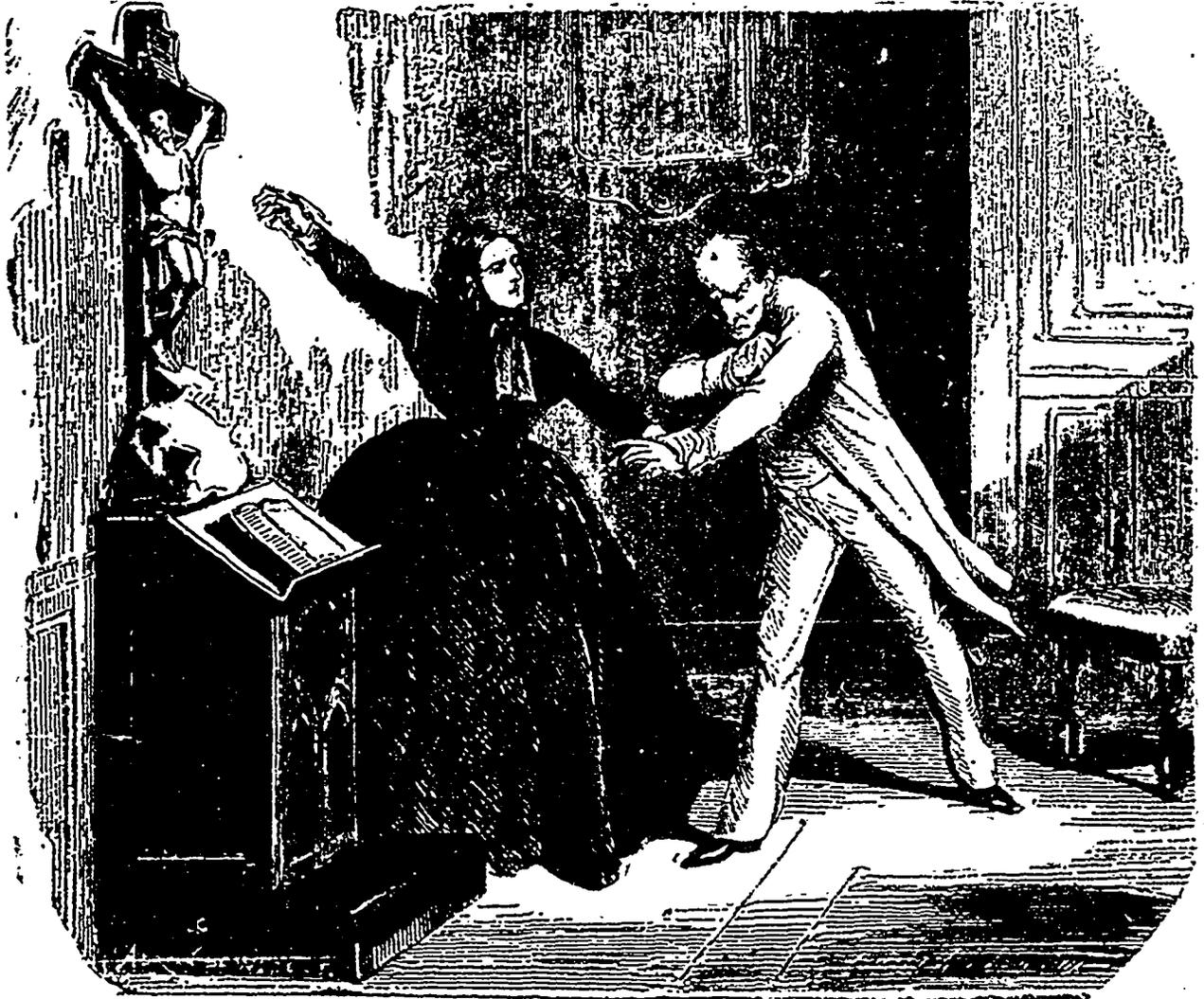
—Bravo, Voratior !—applaudit le vicomte,—allons, chaud, chaud... mon garçon, pendant que te voilà en si bon train !

L'éloquent gamin ne se fit pas prier, il poursuivit :

—Voilà donc nos deux artistes qui se regardent dans le blanc des yeux et qui se disent : " Pourquoi sommes-nous malheureux ?... Parce qu'on nous a fourré dans la boussole des idées de fortune et de gloire, parce que nous sommes imbus de toutes sortes d'ambitions, parce que nous nous acharnons à vouloir que le destin nous donne ce qu'en définitive il ne voudra peut-être jamais nous donner ! Et puis l'esprit s'aigrit, l'estomac s'en va, les cheveux blancs arrivent avant l'âge. Des folies que tout ça ! Des attrape-nigands... des bêtises ! L'homme heureux, c'est celui qui n'a que très-peu de besoins, très-peu de désirs, et de la vanité pas du tout... c'est celui qui ne se foule jamais la rate pour parvenir à quoi que ce soit, celui qui sait vivre dans son petit coin, content de son petit

fricot, guilleret de sa petite piquette, et qui répondrait, carrément : des navets ! même à l'offre d'un empire ! Et bien donc !... soyons cet homme-là... Ça vaudra peut-être même mieux que d'être des grands hommes. Toi, Joseph Quentin, brûle tes partitions, ne joue plus au maestro... sois le chef d'orchestre d'une guinguette et, dans tes moments perdus, donne des leçons de violon à tant le cachet !... Toi, Raphaël, mon mignon, détruis tes tableaux, jette au feu tes châssis, lessive tes toiles et fais-t'en des mouchoirs de poche. Après quoi, deviens peintre d'enseignes, et décore la frimousse aux marchands de vin, à savoir : la bouteille de bière qui mousse, le buisson d'écrevisses qui danse, la carpe avec l'anguille en sautoir, le pâté avec la tête de canard qui passe, et cœtera pantoufle. C'était guère la peine d'avoir le prix de Rome pour en arriver là... mais enfin

et savants dédaignés, négociants en passe de faillite, etc., etc., un tas de tiro-le-diable-par-la-queue, un ramassis de pas-de-chance ! Tous ils adoptèrent le système des deux premiers, tous ils renoncèrent à leurs beaux rêves et, redescendant de plus ou moins d'échelons, s'arrangèrent une nouvelle vie sous cette commune devise : pas de soucis ! De là, le nom de la tribu. Dans le principe cependant, ce ne fut qu'une manière de goguette. On se réunissait une fois par semaine autour d'un gigot aux haricots, on sablait le vin à six sous, on s'entraïdait, on se renouait le bourrichon, on se remettait pour huit jours de gaieté dans le cœur. Au commencement de chaque séance, une chanson de Béranger... c'était de fondation. Puis le soir, en s'en retournant bras dessus bras dessous vers Paris, encore un autre joyeux refrain, mais toujours du même. Oh ! Béranger.



Où donc mentir devant Dieu !—dit-elle, en étendant la main vers le Crucifix.

va comme je te pousse... au p'tit bonheur !" Voilà donc ce que s'entre-dirent les deux découragés, et ça résolument. Aussitôt arrêté, aussitôt fait. Ni, ni, c'est fini !... Une dure épreuve pourtant. Joseph en ressortit, franc de regrets et gai comme un pinson. Mais pas mon pauvre oncle Raphaël... il lui en resta, comme qui dirait un cricri dans la coloquinte... Toqué quoi !... Toqué à perpétuité, depuis ce jour-là, le bonhomme !

—Mais, observa Roquebert, —je ne vois pas venir les Sans-Soucis ?

—Il me semble cependant qu'en voici déjà deux, —reprit Voralior ; —les autres vont venir d'eux-mêmes... un peu de patience ! Ce furent d'abord des amis qui se trouvaient à peu près dans la même position : poètes incompris, écrivains sans éditeurs, avocats sans causes, médecins sans malades, inventeurs

ger..... Béranger... c'est comme qui dirait le catéchisme des Sans-Soucis... leur évangile !

Par un mouvement respectueux, le bohémien venait de retirer sa casquette.

Après quoi, redoublant encore de volubilité :

—Un peu plus tard, poursuivit-il, —on organisa plus sérieusement les choses, on fit des statuts, et posant Article 1er que, pour faire vivre un Sans-Souci, il ne faut que l'indépendance et 25 sous par jour, au minimum ; on étudia tous les petits métiers qui, sans trop de travail et sans maître, peuvent donner ce bonheur-là, à savoir : marchand de coco, banquier de macarons, poseur de robinets, commissaire, carleu d'soulis, repasseur de couteaux, chanteur en plein vent, joueurs d'orgue et tant d'autres... y compris, bien entendu, le chiffonnier, ce

roi des philosophes !... Mais rien qui sente la mendicité, par exemple... et tous des honnêtes gens, des gens fiers. A part ces conditions, *sine qua non*, comme dirait M. Clopinet... les seules autres vertus qu'on exige, c'est le renoncement à toute espèce d'ambition et l'état complet de liberté... ce qui fait qu'ils sont presque tous célibataires ; les gens mariés ne sont reçus Sans-Souci que lorsqu'il est bien prouvé qu'ils ont une parfaite bonne femme... chose très-rare !

A cette dernière saillie, Roquebert ne put s'empêcher de rire.

—Ainsi donc,—demanda-t-il,—les Sans-Soucis sont une véritable corporation, ayant ses lois, son mode d'admission, son noviciat...

—Et sa caisse !—renchérit triomphalement Voratior, — sans compter son arsenal, où tout nouveau venu trouve à choisir le biblot nécessaire à son futur métier... à moins toutefois que, parmi les morceaux de son ancien avenir brisé sans retour, il ne puisse ramasser encore son gagne-pain. Exemple : Narcisse Clopinet, premier prix de tragédie au Conservatoire, aspirant à devenir l'un des héros de la Comédie-Française, et présentement comparse autrichien au Cirque-Olympique, après avoir passé par les sifflets de l'Ambigu. C'est moi-même qui l'ai recruté, le soir de son début, dans le fond du canal Saint-Martin. Pauvre Narcisse !... Mais il en est d'autres auxquels il restait de meilleures épages, à preuve mon parrain Joseph, et monsieur le vicomte ici présent. Peut-on raconter ton histoire ?

—Raconte, si ça te fait plaisir ! — fit insoucieusement le jeune cocher, qui, de l'air d'un vrai fils de famille, allumait en ce moment un pur havane à celui que venait de lui offrir Roquebert.

—Ça fera plaisir surtout à monsieur Jacques,—reprit Bibi, — et ça lui montrera par la même occasion comment se recrute notre joyeuse bande. C'était donc un soir, ou plutôt une nuit, que mon parrain s'en revenait de l'orchestre du Kennelagh par le plus court chemin, à travers le bois de Boulogne. Deux autres musiciens, également Sans-Soucis, marchaient à ses côtés. Tout à coup, l'un d'eux se heurte le front contre une paire de jambes suspendues en l'air. Un pendu, quoi ! Bien vite on le décroche, on s'assure qu'il respire encore, on le rappelle à la vie. C'était un charmant jeune homme, un lion, un dandy... monsieur que voilà. "Pourquoi donc que vous avez voulu vous tuer ? Parce que j'ai gaspillé, mangé toute ma fortune et que, sans fortune, je ne saurais vivre ! — Venez donc avec nous, peut-être vous prouvera-t-on le contraire !" Il conspuait, et comme il y avait séance le lendemain, on lui montra comment se pratiquait la chose. Mais, bien qu'ayant beaucoup ri : "Je trouve le moyen charmant, dit-il, seulement c'est impossible pour moi" — Parce que ? — Parce que j'aurais peur du ridicule, et qu'en dehors de tout ce que vous me proposez, je ne sais rien faire. — Rien de rien ? — Rien de rien ! — Pas même conduire un cheval ? — Ah ! si fait... c'était mon plus grand plaisir ! — Eh bien ! avec ce diamant que voici à votre cravate et cette montre dans votre gousset, vous pouvez acheter un cheval, un cabriolet, un numéro... gagner quelque chose comme dix francs par jour... et devenir le plus riche de tous les Sans-Soucis... ça y est-il ?" Monsieur regimba tout d'abord, et déclara que jamais, au grand jamais, il ne se ferait le conducteur des autres ! Mais ce brave père Joseph est si insinuant, si câlin, si irrésistible, qu'il finit par avoir raison de monsieur le vicomte, autrement nommé le Pendu.

Tout d'abord, il avait écouté d'un air indifférent, presque railleur. Puis, laissant éteindre son cigare, il était devenu pensif. Une larme enfin roula dans ses yeux, et ce fut avec un reconnaissant sourire qu'il se prit à murmurer :

—C'est vrai pourtant ! sans ce brave Joseph Quentin je serais mort... mort d'une façon hideuse et lâche... tandis que maintenant, grâce à sa naïve philosophie, je passe des jours sans chagrin, et recommence même à croire au bonheur. Il faut l'avouer toutefois, les premiers temps me semblèrent un peu durs, et surtout certain soir qu'un de mes anciens com-

pagnons de plaisir monta dans ce cabriolet (le cocher dissimula promptement sa rougeur sous le collet de son manteau). Mais aujourd'hui, plus de fausse honte ! j'y vais franchement, à visage découvert, et lorsque par hasard, ainsi que l'autre jour, je me trouve avoir pour pratique une des anciennes donzelles qui ont contribué à ma ruine, lorsqu'elle me dit en redescendant, ce marche-pied : "Viens donc !" je fouette bien vite ma bête, et je m'en retourne chez Lisette !

Bibi, quant à ce dernier point, eut devoir protester.

—Oh !... oh !... — fit-il de son air le plus malin, — Lisette, c'était bon autrefois, mais présentement ça devient plus sérieux,—de l'amour premier numéro... du vrai amour !

—Chut !... interrompit vivement le vicomte.

—Soit !... on se tait,—conclut Voratior,—du reste, nous voici bientôt à la villa des Sans-Soucis.

—Ah ! — fit Roquebert,—ces messieurs ont une maison de campagne ?

—Et une maison de campagne à *casser*, s'il vous plaît !... Rien que ça de chic !... Un cadeau que nous a légué par testament l'un de nos fondateurs. C'est par de là, les buttes Saint-Chaumont, tout en haut de la rue de la Villette, mais déjà sur le territoire de Belleville. Jolie maisonnette, par ma foi ! et grand jardin... dans lequel on a permis à quelques anciens, qui n'avaient qu'avoir un propriétaire c'était, ne pas être assez indépendant, de se bâtir eux-mêmes une cabutte, chacun à sa fantaisie. Au jour le jour, en glissant par-ci par-là un moellon, des plâtras, une sacoche de plâtre et m'importe quel bois pour le charpente. Ah ! ah !... il y en a de cocasses, allez ! L'une est recouverte tout en vieux chapeaux ; une autre a pour toiture rien que des boîtes à sardines. De vrais logis de colimaçons, quoi !... et qui durent déjà depuis longtemps, car moi qui vous parle, j'ai été élevé, éduqué dans une de ces coquilles-là !

Voilà là-bas la villa des Sans-Soucis — conclut le jeune moraliste... moraliste à sa façon, bien entendu, et sans qu'il s'en doutât le moins du monde.

MARGUERITE.

C'était vraiment une fort gracieuse propriété que cette villa des Sans-Soucis.

Située sur le flanc droit du coteau de Belleville, mais à quelque distance déjà des dernières maisons de cette commune, on y jouissait d'un isolement, d'un calme tout à fait en rapport avec l'esprit indépendant de la colonie qui l'avait reçue en héritage.

—Voici mon parrain ! dit Voratior, en montrant à Jacques un vieillard qui, debout sur le perron, prenait affectueusement congé d'un dernier groupe de Sans-Soucis, parmi lesquels l'éminent artiste qu'on venait d'applaudir.

Facile à reconnaître, grâce à la boîte à violon qu'il tenait à la main, c'était un jeune homme au front intelligent, au regard plein de volonté, mais à l'attitude modeste et qui, malgré sa simple blouse d'artisan, semblait appartenir à une classe plus élevée que la plupart de ses compagnons.

En apercevant le vicomte, il vint droit à lui, et tous deux, comme de vrais gentlemen, ils se donnèrent amicalement la main.

Bien que ce gros mot de mystère eût excité quelque peu la curiosité de Jacques, il ne songea pas pour le moment du moins, à en observer davantage.

Bibi venait de lui dire à demi-voix :

—Je vais vous annoncer au président, tout comme si j'étais ici l'introduit des ambassadeurs.

Se trouvant donc isolé, Jacques profita de cet instant pour se faire une opinion préalable à l'égard de Joseph Quentin.

Sous une épaisse forêt de cheveux blancs, ostieusement frisés comme ceux d'un enfant, ce joyeux vieillard conservait l'étonnante fraîcheur de teint et même le vif coloris d'une des

tritones de Rubens. Ses traits irréguliers plaisaient par leur irrégularité même, et révélèrent une douce philosophie, une résignation sans fiel, une franchise à toute épreuve. Dans ses gros yeux bleus, presque à fleur de tête et d'une extrême limpidité, toute son âme semblait se lire à livre ouvert. Rien de plus indulgent, rien de plus agréable que son sourire aux lèvres largement épanouies, comme si Dieu les eût créées tout exprès pour la chanson, pour les gais propos et pour boire à plein verre. Gardez-vous cependant de supposer que ce fût un cynique, un égoïste. Loin de là, on devinait en lui toutes les générosités de l'esprit, toutes les tendresses du cœur. Sous ce rapport, l'excellent homme ! il avait toujours vingt ans.

—Bonjour, parrain ! salut, grand chef !—dit en l'abordant Voratior, —mais quelle bonne mine que vous avez donc... une vraie rose sous la neige !

—Puis, montrant Roquebert, il exposa brièvement la rencontre, ainsi que la mission dont il s'était chargé. Une main dans son gousset, de l'autre faisant un geste hospitalier, Joseph Quentin descendit de quelques marches à la rencontre du visiteur inconnu, qu'il introduisit dans le pavillon en lui demandant :

—Est-ce à moi seul que vous désirez parler, monsieur ?

—A vous seul, répondit Jacques, — et pour un motif des plus graves.

Joseph Quentin s'inclina courtoisement, cria au dehors qu'on ne le dérangeât pas, et referma la porte.

Roquebert, durant ce temps là, s'était avancé dans la salle.

Assez vaste, elle était remplie aux trois quarts par de petites tables, des bancs de bois et autres sièges divers.

Aux murailles, pour tout ornement, à droite un buste de plâtre, celui probablement du donateur de la villa ; à gauche, lui faisant vis-à-vis, une énorme tire-lire.

Vers le fond, de l'autre côté d'une dernière table revêtue d'un tapis de serge verte, le modeste fauteuil de la présidence. Devant ce fauteuil, sur la table, un Béranger ouvert à la chanson de Roger Bontemps.

D'après les révélations de Voratior, il était facile de comprendre que, ce jour-là, tel avait été le bénéfice de la séance.

Partout, enfin, dans ce que parcourait le regard de Jacques, un ordre méticuleux, une propreté admirable.

Revenant sur ses pas, Joseph Quentin fit asseoir l'étranger sur le fauteuil, et se plaçant en face de lui sur un escabeau ;

—Vous pouvez parler, monsieur... personne autre que moi ne peut vous entendre.

Au moment de tout savoir, Jacques se sentit la poitrine serrée comme dans un étou. Ne pouvant retrouver encore la parole, il tira de son portefeuille la lettre signée Joseph Quentin ; il tendit à Joseph Quentin cette lettre, en lui disant :

—Je me nomme Jacques Roquebert.

—Vous !... vous !...

A la première de ces deux exclamations, Joseph Quentin s'était relevé comme mu par un ressort soudain, à la seconde, en se laissant retomber sur son siège, il murmura d'une voix douloureusement émue :

—Ah ! cela devait finir ainsi... je le sentais bien !

Et le vieillard restait immobile, atterré, dans l'attitude d'une prostration complète.

De plus en plus surpris par ce singulier accueil, durant quelques secondes cependant, Roquebert garda le silence.

Puis, posant la main sur l'épaule du vieillard :

—Et Marguerite ?—fit-il lentement, —mais parlez-moi donc de Marguerite ?

Joseph Quentin redressa la tête, passa la main sur son front comme pour se rassurer, et d'une voix de plus en plus résolue :

—Oui... —fit-il, —oui... j'entends bien... Mais, avant tout, dites-moi ce qui vous a fait ressouvenir de cette malheureuse femme, et dans quelle intention vous lui revenez enfin. J'ai peut-être le droit de vous demander cela, monsieur... oui, j'en ai le droit !

Trop honteux de lui-même pour chercher à comprendre ces étranges paroles, Roquebert répondit :

—Je lui rapporte un cœur plein de remords, avide de toutes les joies dont je m'étais lâchement déshérité... les joies de la famille... un cœur enfin qui ne demande qu'à se faire pardonner à force de tendresse, et de plus... quatre millions gagnés en Amérique.

—Quatre millions !— répéta le pauvre Sans-Soucis.

Et, comme enfiévré par ce chiffre, il se mit à se promener à grands pas par la salle.

Jacques profita de ce nouveau silence pour raconter, en quelques mots, toute sa vie, toutes ses espérances.

Soudain, Joseph se retourna brusquement, et l'interrompit par ces mots :

—Savez-vous où vous êtes, monsieur Roquebert, et qui nous sommes ?

—A peu près,—répliqua celui-ci,—du moins si j'en dois croire ce que m'ont dit deux des vôtres en m'amenant vers vous.

—Eh bien !—fit en se rasant le roi des Sans-Soucis,—eh bien !... à votre tour, écoutez-moi... vous allez tout savoir !

Puis, après s'être un instant recueilli :

—Il y a juste aujourd'hui dix-neuf ans de cela... nous pensions la crémaillère. Une joyeuse nuit !... Vers deux heures du matin, les provisions manquèrent, et l'on décida, pour les renouveler, que quatre pourvoyeurs, tirés à sa sort, allaient redescendre vers la Vilette. J'étais de ceux-là ; nous partîmes avec une sorte de civière. Au dehors, grand vent, des rafales de neige, un froid vif. Tout était fermé depuis longtemps déjà, tout dormait. Nous frappâmes à deux ou trois portes, on refusa de nous ouvrir ; mais bien résolu à ne pas revenir les mains vides, et dans l'espérance de trouver quelque cabaret plus complaisant, nous remontâmes la route. Tout à coup, dans l'un des fossés, des gémissements douloureux, un râle d'agonie. J'y courus le premier, j'aperçus, à la lueur d'une lanterne, une pauvre femme qui se mourait, à moitié ensevelie sous la neige. Malheureuse enfant !... Elle fut aussitôt placée sur notre civière, et, sans plus songer au premier but de notre excursion, nous revînmes en toute hâte.

—Ici ?—questionna Jacques d'une voix de plus en plus oppressée.

Quand nous arrivâmes la pauvre femme avait cessé de vivre, mais elle tenait serrées dans les plis de son manteau deux petites filles jumelles, de quelques mois à peine ; nous fîmes alors serment, sur le cadavre de la malheureuse mère, d'avoir soin de ces enfants.

—Ensuite ?—demanda-t-il à Joseph Quentin,—que se passa-t-il ensuite ?

—Le lendemain,—reprit celui-ci,—tout le monde s'étant rassemblé, on se cotisa d'abord pour épargner à madame Roquebert le dernier affront des abandonnés, l'affront de la fosse commune ! Elle a sa tombe là-bas, au cimetière de Belleville.

—Merci !... —fit Jacques.—Oh ! merci !

Le président des Sans-Soucis ne parut même pas remarquer cet élan de reconnaissance ; il poursuivit :

—Quant à nos deux pupilles, au retour même du convoi, leur adoption fut ratifiée par un vote unanime. Nous ne pouvions, hélas ! leur rendre leur mère... une mère ne se remplace pas !... Mais on se dit résolument : "Elles auront autant de pères que nous sommes ici de joyeux compagnons ?"

Et comme le premier devoir paternel c'est de payer les mois de nourrice, on arrêta que chacun donnerait, pour les pupilles de l'association, cinq sous par semaine. Vous voyez cette tire-lire, monsieur, c'est la leur, et bien que la plupart d'entre nous soient des plus pauvres, jamais personne n'a manqué à son engagement... jamais ?

—Lorsque les deux petites filles eurent atteint l'âge de dix-huit mois,—continua Quentin,—une seconde réunion eut lieu dans laquelle je m'offris à les prendre chez moi. Nous n'avions pas d'enfants ; ma femme se fit leur mère, et durant dix années, se montra digne de ce titre que Jeanne et Jenny, lui donnaient de tout cœur. Jeanne et Jenny, ce sont vos filles, monsieur. Comme elles étaient nées le même jour, à la même

heure, nous leur avions donné à peu près le même nom. Elles ont aujourd'hui dix-neuf ans, elles se ressemblent au point qu'on les prendrait l'une pour l'autre ; elles sont toutes les deux aussi laborieuses que sages, aussi bonnes que jolies !

—Mais lorsque madame Quentin mourut... car je crois l'avoir entendu dire, et, du reste, il m'est facile de le comprendre à vos paroles, cette excellente femme n'est plus de ce monde ?

—Oh ! je vous le jure, monsieur, les Sans-Soucis ont été de vrais parrains, de vrais pères pour elles !

—Je vous crois, Joseph Quentin... Oh ! oui, je vous crois... Maintenant qu'elles sont devenues grandes, maintenant...

—Elles sont étalées à leur compte, oui-dà ! —répondit fièrement le bonhomme. —Par exemple, ce ne fut pas sans peine. La patronne, qui désirait se retirer dans son pays, demandait deux mille francs comptant pour céder sa clientèle. Chiffre effrayant ! Somme énorme, pour nous autres, monsieur, qui ne sommes pas des millionnaires ! mais il s'agissait de l'avenir de nos filles. On s'imposa toutes sortes de sacrifices, on se saigna aux quatre membres, on imagina des ressources incroyables, on parvint à réaliser l'impossible. Bref, en vidant jusqu'au fond la vieille tire-lire, la patronne eut ses deux mille francs. Il y a dix-huit mois de cela. Depuis dix-huit mois, mesdemoiselles Roquebert ont des ouvrières, des apprenties, sont chez elles, et voient chaque jour prospérer leur industrie. Dame, elles sont si actives au travail et si habiles dans leur art... de vraies fées !... Sans compter de l'ordre, de l'économie, les façons les plus avenantes du monde... et de la raison... oui, monsieur, de la raison, au point qu'on ne les appelle pas autrement dans le quartier que les deux petites saintes. Elles n'auraient pas besoin d'être surveillées celles-là, je vous le garantis. Et cependant je suis là, moi... toujours là... j'ai ma chambre dans leur appartement... la chambre du père des pères ! On me dit tout, on me consulte sur tout... je tiens les livres et la caisse. Chaque soir, en rentrant de mes leçons, comme au moment de me mettre au lit, leur baiser... chaque matin, leur sourire à mon réveil... et vous allez me reprendre tout cela... vous... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, ça n'est pas juste !

Joseph Quentin venait de retomber assis ; c'était lui maintenant qui pleurait.

Roquebert se précipita vers lui, le serra dans ses bras, et presque à ses genoux, lui baisant les mains :

—Mon ami ! mon frère ! —disait-il. —Non... non... jamais je ne vous séparerai de celles que vous avez sauvées, recueillies, élevées avec tant d'abnégation, avec tant de sagesse, avec tant d'amour... vous ne perdrez rien de leur affection, de leur reconnaissance, rien de vos droits... car ce sont des droits... oui, je le reconnais... vous êtes aussi leur père !

—Vrai ? bien vrai ? —fit le bonhomme, en souriant à travers ses larmes.

Puis avec un geste d'enfant :

—C'est égal... vous avez beau dire... ça ne sera plus la même chose !

Jacques eut un mouvement héroïque.

—Voulez-vous que je reste un étranger pour elles ! —s'écria-t-il, —voulez-vous que je vous remette cet argent que je leur apportais, et que je disparaisse de nouveau, sans les avoir embrassées, sans même les avoir vues... dites ?... C'est un châtement que j'ai mérité, je l'accepte !

A cette proposition, inacceptable sans doute, mais faite cependant avec la généreuse spontanéité d'un repentir sincère, Joseph Quentin regarda longuement Roquebert... puis il se releva, rasséréné, calme, et d'une voix résolue :

—Non ! —répondit-il, —je ne déshériterai pas un père de ses enfants, des enfants de leur père !... D'ailleurs, vous me semblez avoir le cœur noble et bon... vous me garderez ma petite part, n'est-ce pas ?... Elles seront heureuses !

—Oui, oui... tout cela, je vous le jure !

—Venez donc, Jacques... venez... je vais vous conduire vers elles...

—Où cela ?

—Oubliez-vous que nous sommes le 2 novembre ?... Au cimetière de Belleville !

VI

JEANNE ET JENNY.

Compris dans l'espace qu'occupait autrefois le parc Saint-Fargeau, sur l'extrême sommet de la colline, le cimetière de Belleville domine tous les alentours.

C'était le soir, et toutes ces voix aïeées allaient se radoucis, sant, prenaient une sorte de caractère mélancolique. On eût dit qu'avant de se taire, avant de s'endormir, elles voulussent chanter un *De Profundis* pour les morts du cimetière.

Tout à coup, deux jeunes filles apparurent sur le seuil de la grille à demi refermée déjà. C'étaient les deux pupilles des Sans-Soucis, c'étaient Jeanne et Jenny Roquebert.

Gracieusement réunies par une main, de l'autre elles tenaient chacune une couronne d'immortelles.

Si elles arrivaient aussi tardivement à ce pieux pèlerinage du 2 novembre, qui pour elles était un double anniversaire, c'est qu'elles avaient précisément choisi cette heure silencieuse afin de se trouver plus seules auprès de la tombe de leur mère, afin de causer plus librement avec elle.

Deux fleurs épanouies sur une même tige ne se ressemblent pas plus que ne se ressemblaient ces deux sœurs jumelles. Élançées et sveltes toutes les deux, ni trop grandes, ni trop petites, elles avaient non-seulement la même taille, mais encore la même allure allongée, pudique et rêveuse que les poètes écossais prêtent à leurs plus suaves créations. On eût dit deux vignettes échappées d'un keepsake, deux héroïnes de Walter-Scott. Leur figure fine et douce, leur blanche peau légèrement teintée d'incarnat, leur chevelure d'un blond cendré, qui retombait en molles spirales des deux côtés du visage, leur frais sourire aux dents brillantes, tout enfin jusqu'à l'expression de leur adorable physionomie, tout était si parfaitement pareil que, lorsqu'elles se regardaient, leurs grands yeux bleus semblaient s'entre-servir de miroir. Se parlaient-elles, on entendait deux fois la même voix. Caractère, impressions, répugnances et sympathies, tout leur était commun. Chacune d'elles se voyait, se sentait revivre dans l'autre, et n'était un petit signe noir à la joue gauche de Jenny, personne n'eût su la distinguer de Jeanne. Les deux sœurs enfin s'habillaient invariablement d'une façon semblable, et maintenant encore elles portaient la même robe de lainage gris-perle, le même crêpe de Chive et la même capotte de nuance violette, la même toilette de demi-deuil.

Elles s'en allaient donc, foulant d'un pas égal les feuilles mortes, et se tenant toujours par la main ; ce fut ainsi qu'elles arrivèrent devant une tombe modeste, mais qui, malgré la saison avancée, disparaissait encore sous les fleurs, et dont l'humble pierre, pour toute épitaphe, portait ces deux noms :

MARGUERITE,

EUGÉNIE.

Eugénie, c'était la femme de Joseph Quentin.

—Bonsoir à toutes les deux, —dirent ensemble Jeanne et Jenny, —bonsoir à chacune de nos mères !

Après avoir placé leurs couronnes, elles s'agenouillèrent à côté l'une de l'autre et, durant quelques minutes, prièrent en silence.

Puis, l'une vers l'autre se retournant, elles s'embrassèrent, et reportant ensuite vers le tombeau leurs yeux en pleurs.

—Mère Quentin, —commença Jenny, —ne sois pas inquiète de ton bon Joseph... nous sommes pour lui deux filles attentives et soumises, va !... nous le soignons bien... nous l'aimons bien... et ce sera toujours ainsi... compte sur l'éternelle reconnaissance de tes deux filles !

—Mère Marguerite, ce que vient de te dire ma sœur, ma

pensée te le disait en même temps. Cherche donc au ciel celle qui t'a remplacée, mais sans te faire oublier, dans ta tâche maternelle... et toutes les deux là-haut soyez sœurs, soyez unies dans une même affection, comme nous le sommes ici-bas, comme ici-bas nous le serons toujours... toujours... n'est-ce pas, Jeanne ?

Jeanne ne répondit qu'en embrassant une seconde fois sa sœur.

Durant quelques secondes, elles restèrent ainsi, confondues dans une étroite et touchante étreinte.

Puis, comme Jenny faisait un mouvement pour se relever :

—As-tu prié pour notre père !—lui demanda Jeanne.

—Pour notre père Quentin ?

—Non... pour l'autre !

Et, rien qu'à ce souvenir, un même frisson parcourut leurs deux corps charmants.

—Je l'avais également oublié,—confessa Jeanne toute la première,—et je m'en repens... car c'est mal... souviens-toi qu'on nous a toujours bien recommandé de ne pas manquer à ce devoir !

—Mais nous n'y manquons jamais !—se récria Jenny.—Que peut-il être devenu cependant, ce père inconnu, ce père invisible ? Avant de mourir, la pauvre Marguerite a dit qu'il était bon, qu'il reviendrait. Voilà dix-neuf ans de cela... pas de nouvelles !

—S'il était mort, Jenny ?

—Peut-être ! Et pourtant, nous nous le sommes bien souvent répété, quelque chose nous l'aurait dit là... Non, ma sœur, non, notre père existe !

—Je le pense comme toi, sœur... mais, comme toi aussi, je ne veux pas croire qu'il nous ait oubliés, qu'il nous ait abandonnés !

—Oh ! quant à cela, non... c'est impossible ! Il se trouva arrêté par quelque invincible empêchement... il est malheureux, souffrant peut-être !... Et dire que nous ne pouvons rien pour lui, Jeanne !

—Nous pouvons prier, Jenny, prions... la prière de ses filles le ramènera peut-être vers nous, lui portera peut-être bonheur !

—Alors, tour à tour, mais sans qu'il fût possible de distinguer quand celle-ci s'arrêtait, quand reprenait celle-là, tant leurs deux voix n'en faisaient qu'une :

—Mon Dieu !—dirent-elles,—ayez pitié de Jacques Roquebert, et veillez sur lui. Rendez-nous notre père. Ce n'est pas pour un motif d'intérêt que nous vous le demandons. Nous sommes heureuses ainsi... nous n'avons besoin de rien, nous autres... et d'ailleurs nous sommes jeunes. Mais lui... lui, il doit commencer à devenir âgé... il était pauvre quand il est parti... et si la fortune ne l'a pas favorisé dans son lointain voyage, s'il est malade, s'il a besoin de nous... Ah ! c'est dans ce cas-là surtout, mon Dieu, qu'il faudrait le ramener vers nous, qu'il faudrait nous le rendre !

Soudain, le bruit d'un sanglot les interrompit.

Etonnées, elles étaient déjà debout toutes les deux, et, n'apercevant personne encore, elles se serraient l'une contre l'autre avec un certain effroi.

Il y eut un bruit de pas derrière des cyprès voisins, et presque aussitôt Joseph Quentin se montra, calmant du geste ses deux pupilles.

Un peu en arrière, presque dans l'ombre, un autre homme, dont l'âge avait également blanchi les cheveux, s'avancait avec une sorte d'hésitation douloureuse. C'était celui-là qui venait de sangloter, et qui maintenant sanglotait encore, le visage caché dans ses deux mains.

—Jeanne ! Jenny !—dit Joseph Quentin qui ne semblait guère moins ému que son invisible compagnon,—mes enfants, vous êtes deux braves filles... et Dieu, qui vous entendait aussi vous exauce !

Puis, comme les deux sœurs le regardaient, toujours enlacées, de plus en plus surprises :

—Cet étranger que je vous amène,—voulut-il achever,—c'est Jacques Roquebert, c'est...

—Pas encore !—interrompit Jacques,—pas en ore ce... il faut avant tout que je supplie leur mère de me le... ser reprendre.

Et, s'agenouillant devant le tombeau :

—Pardón ! cria-t-il du plus profond de son cœur repei

—pardón, Marguerite !

Durant ce temps-là, Joseph Quentin s'approchait des deux jeunes filles, et leur expliquait tout à voix basse.

Lorsque Jacques eut achevé sa prière, lorsqu'il se releva tout en pleurs, lorsque, sans oser à peine murmurer le mot qui débordait sur ses lèvres... il étendit les bras, Jeanne et Jenny s'y précipitèrent avec ce même cri :

—Mon père !

—Mes filles !... mes enfants !... mes filles !... put-il leur répondre enfin, mais en chancelant sous tant d'émotions, sous tant de bonheur.

Que se passa-t-il ensuite ? Roquebert lui-même ne saurait vous le dire. Les grandes joies ont aussi leur ivresse.

Il sentit vaguement qu'on l'entraînait hors du cimetière, qu'on le faisait monter en voiture, qu'on le ramenait vers Paris.

Lorsqu'enfin il reprit ses sens, il se trouvait dans un petit salon, très simple, il est vrai, mais où les moindres choses étaient si proprement entretenues, rangées avec tant de goût, qu'on se sentait à l'aise au milieu de cet humble luxe de grisette, au milieu de toutes ces pauvres petites coquetteries souriantes.

Il suffisait de jeter un coup d'œil sur cet intérieur sans tache pour apprécier aussitôt celles qui l'habitaient. Tout y respirait l'ordre, la pureté, l'enjouement, le travail.

Aussi, Jacques savourait avec béatitude cette atmosphère virginale, cette bonne odeur de vertu, qui, bien mieux encore que les plus élogieuses paroles, lui disaient ce qu'étaient ses filles.

A ses pieds, lui tenant les mains, Jeanne et Jenny.

—Vous êtes chez nous... vous êtes chez vous, mon père !—lui dirent-elles.

A quelques pas de là, riant et pleurant tout à la fois, Joseph Quentin se tenait à l'écart.

—Oh ! gardons-nous bien d'être ingrats !—s'écria Jacques,—il est votre père aussi... il est mon frère !...

De nouvelles larmes de joie coulèrent, de nouvelles étreintes furent échangées, une nouvelle scène d'attendrissement commença.

—Puis, Roquebert :

—Oh !... vous m'avez pardonné, mon Dieu... puisque vous permettez que je retrouve deux tels trésors... et que je leur en rapporte un troisième, qui ne les vaut certes pas, mais qui me servira du moins à les rendre heureuses ?

Et, comme elles le regardaient, ne comprenant pas, toutes surprises :

—Oui, mes enfants... j'ai fait fortune là-bas... nous sommes riches !...

—Riches ?

—Immensément riches !

Mais loin d'accueillir avec un fol élan de joie cette nouvelle inattendue :

—Oh !...—firent-elles en même temps... nous étions si contentes ainsi... c'est dommage !

—Eussiez-vous donc préféré que je ne revinsse pas ?—demanda Jacques, moitié souriant, moitié chagrin.

—Non !—se récria vivement Jenny,—oh ! non !... ce n'est pas cela, mon père... Mais si vous étiez revenu pauvre, nous aurions eu le bonheur de pouvoir travailler pour vous. N'était-ce pas aussi ta pensée, Jeanne ?

—Assurément !—confirma celle-ci,—et puis, un changement aussi brusque, aussi complet... je ne saurais pas bien expliquer ce qui se passe en moi... mais cette grande fortune... j'en ai comme peur !

—Moi de même,—ajouta Jenny.

—Enfants ?... reprit Jacques,—chers enfants, vous le

saurez bientôt, la fortune aussi a ses occupations, ses devoirs, ses plaisirs... et parmi ses plaisirs celui dont vous serez le plus fier, celui qui le premier va vous sourire : l'obligation, le pouvoir de faire le bien. Ah ! vous ne comprenez déjà, je le lis dans vos yeux ? Mais songez-y donc, pour vous sur tout qui avez vécu dans le travail, parmi le peuple, et qui connaissez ce que, malheureusement, tant de riches ignorent !... que de misères à soulager !... que de bienfaits à répandre ! que de bénédictions à recueillir !... que de douces joies pour vous, mes généreuses millionnaires, dans le libre exercice de la charité !

—C'est vrai !...—s'écrièrent d'une même voix les deux jumelles,—oh !... c'est vrai . nous n'y songions pas . quel bonheur d'être riches !

—D'ailleurs, poursuivit l'heureux père,—n'avez-vous pas comme début, comme apprentissage, à payer à vos parrains la dette de la reconnaissance !...

Par un même mouvement, Jeanne et Jenny tendirent la main au bonhomme Joseph.

—Oh !...—fit Jacques en les imitant,—la récompense de celui-ci, ce n'est pas dans sa bourse qu'il faut la puiser, c'est dans son cœur. Notre fortune, du reste, j'entends et je prétends qu'il la considère comme sienne. Quant aux autres parrains, il faut étudier leurs goûts, pressentir leurs vœux et les réaliser, mais avec beaucoup de délicatesse et de mystère, presque sans qu'ils s'en doutent, car ce sont des hommes fiers et rétifs, qui s'offenseraient qu'on voulût les indemniser, qui s'y refuseraient sans doute. Voilà, ce me semble, de quoi vous faire oublier votre métier de couturières !

—Certainement !...—s'écrièrent-elles en battant des mains, —mais il nous faudra beaucoup d'argent !

—Tant que vous en voudrez, mes filles !... Seulement, je demande qu'on me soumette toutes les inspirations, qu'on me consulte avant d'agir, car ce ne sera pas une tâche facile, je vous en préviens d'avance. A cela près, carte blanche. Devenez la providence invisible de vos pères adoptifs, faites-vous les bonnes petites fées inconnues des *Sans-Soucis*, comme aussi de tous ceux qui vous ont assistées, secourues, consolées dans votre isolement, dans votre misère !

—Quelle douce tâche ! quel beau rôle ! ce sera charmant Si nous commençons tout de suite ?

—Volontiers.

Mais, en ce moment, la porte du salon s'ouvrit tout à coup. Une servante entra.

—Il y a là quelqu'un qui demande à vous parler ?—dit-elle.

—Ah !... quel contre-temps... Son nom ?

—Mademoiselle Charlotte Duvernay.

Roquebert fit un mouvement, mais bien moins marqué que celui qui venait d'échapper à ses deux filles.

—Qu'avez-vous ?—demanda Joseph Quentin ;—quelle est donc cette visiteuse ?

—Une de nos meilleures clientes,—répondit Jeanne,—et comme cela se trouve, une de celles dont parlait tout à l'heure mon père, une de nos bienfaitrices.

—Comment cela ?...—firent en même temps Quentin et Roquebert, également curieux d'avoir le mot de ce singulier hasard.

—Plusieurs fois,—expliqua Jenny,—nous nous sommes trouvées gênées dans notre commerce, et sans même vouloir l'avouer à nos parrains, qui n'auraient pu que s'affliger de ne pouvoir nous venir en aide. Pardon, papa Joseph !

—Dans notre embarras,—reprit Jeanne,—nous ne savions où donner de la tête. Eh bien ! mademoiselle Charlotte Duvernay l'a deviné. Elle est si bonne !... et souvent elle nous a prêté de l'argent ; nous lui en devons encore !

—Par malheur !—acheva Jenny,—il ne sera pas possible de nous acquitter moralement avec celle-là ! Elle n'a besoin de rien, elle est si riche !

—Qui sait ? fit Jacques.

Déjà ses deux filles s'étaient levés.

—Nous ne pouvons faire attendre mademoiselle Duvernay,

—s'excusa Jeanne,—nous allons la recevoir dans notre chambre à coucher...

—Non pas !...—interrompit leur père, ici, même, devant nous . j'ai mes raisons pour le désirer ainsi. Faites entrer.

Les deux sœurs n'eurent pas le temps de s'étonner à leur tour. Déjà la servante était ressortie ; Charlotte entra.

A la vue de ses vêtements de deuil, de son embarras, de sa triste pâleur, Jeanne et Jenny jetèrent un même cri de stupefaction ; elles ignoraient tout.

Néanmoins, s'empressant à la rencontre de leur charmante bienfaitrice, elles la firent asseoir, elles l'entourèrent de toutes sortes de gracieuses prévenances, elles l'interrogèrent avec une anxieuse sympathie sur les motifs qui l'amenaient aussi tard chez elles.

Tout d'abord émue, hésitante, Charlotte reprit courage, et se recueillit un instant pour expliquer sa visite inattendue.

Mais avant d'aller plus loir, il nous faut revenir sur nos pas pour faire connaître le nouvel événement qui venait de s'accomplir, ce même jour, à la villa Duvernay.

VII

EXIL.

Il est environ quatre heures du soir ; mais une nuit presque complète règne dans la chambre à coucher de madame Duvernay.

Persiennes closes au dehors, rideaux fermés au dedans. Pour toute lumière, sur le guéridon de marbre blanc, une veilleuse.

Cette pâle clarté nous permet d'entrevoir deux femmes endormies.

Là-bas, sur cette petite couchette, Charlotte.

Oh ! ce n'est plus notre riieuse enfant d'il y a huit jours. Le malheur s'est abattu sur cette fleur printanière ; il a flétri son frais éclat.

Voilà toute une semaine qu'elle ne dormait plus, la pauvre enfant, qu'elle restait là, veillant sans relâche au chevet de sa mère brisée, affolée, presque mourante !

Depuis quelques heures seulement, le médecin a répondu des jours de madame Duvernay, le médecin s'est rendu garant qu'elle se réveillerait sauvée, calmée. Charlotte a consenti enfin à prendre quelques heures de repos, et presque immédiatement, épuisée de fatigue, elle est tombée dans un engourdissement profond, dans une fiévreuse torpeur.

Parfois cependant, elle rêve que la malade a besoin d'elle, elle s'agite comme pour courir à son appel, elle murmure tout bas :

—Me voici... me voici, ma mère !

A part ces quelques murmures, un complet silence.

Tout à coup, comme une statue couchée sur un tombeau, madame Duvernay se redresse lentement.

Son visage décharné, sa livide pâleur, ses yeux caves, ses cheveux devenus presque tout blancs, la rendent méconnaissable.

En huit jours, elle semble avoir vieilli de vingt années.

A plusieurs reprises, ses longues mains amaigries passent et repassent sur son front, comme pour se souvenir.

On dirait la *Mater dolorosa*, se réveillant au pied de la Croix.

Enfin, avec une morne consternation, avec deux larmes muettes :

—Pierre !—murmura-t-elle tout bas,—mon pauvre Pierre !

Et, comme succombant derechef au désespoir, elle se voile le visage de ses deux mains, elle va retomber en arrière.

Mais, se raidissant soudain contre cette nouvelle faiblesse, et comme galvanisée par le courage du devoir :

—Mes enfants !—dit-elle avec une sourde énergie,—pour mes enfants, il faut que je vive, il faut que je sois forte, je le veux... je le veux.

Déjà ce n'est plus la même femme. Elle descend du lit, elle

s'enveloppe dans un long vêtement noir, elle s'efforce de rester debout, de marcher... elle marche.

Charlotte n'a rien entendu, rien vu, mais elle devine, mais elle sent ce qui vient de se passer auprès d'elle, et sans avoir cependant la force de se réveiller :

—Ma mère ! ma mère !—crie-t-elle en battant l'air de ses deux mains qui, presque aussitôt, retombent inertes sur sa couche.

Madame Duvernay s'est approchée de sa fille ; elle la contemple avec un attendrissement silencieux, elle l'embrasse du regard et du geste ; puis, sans bruit, effleurant à peine le parquet, elle sort en se répétant encore :

—Il le faut !... il le faut !

Dans une pièce voisine, un vieux domestique se rencontre sur son chemin.

—Vous ! madame... vous... c'est-il possible !

—Je vais mieux, Grégoire... je vais très-bien.

—Oh ! ma maîtresse... ma pauvre chère maîtresse !...

Et, s'inclinant avec émotion devant cette grande infortunée, le vieillard baise avec un pieux respect la main que lui tend madame Duvernay.

Puis, celle-ci :

—N'est-il venu personne me demander, Grégoire ?

—Oh ! si fait, beaucoup de monde, tous ceux qui vous connaissent et vous aiment... mais je les ai tous renvoyés ; M. Henri m'en avait donné la consigne.

—Et... M. Guillaume ?

—Il est venu tous les jours, et même plusieurs fois dans chaque journée... il semble comme impatient de parler à madame.

—Moi aussi je tiens à le voir, et sans retard. Dites-lui que je l'attends... dans l'oratoire.

—A l'instant, ma bonne maîtresse, à l'instant... Mais pardon... j'oubliais cette carte d'un visiteur inconnu.

—Jacques Roquebert,—fit-elle après avoir lu,—je ne me rappelle pas ce nom !... mais qu'a-t-il donc écrit au-dessous... "Un ami, un véritable ami..." Oh ! qu'il revienne alors... nous en avons grand besoin !

Et, tandis que Grégoire disparaissait d'un côté, elle s'éloigna de l'autre.

L'oratoire, qui se trouvait sur les derrières de la maison, dans une sorte d'annexe en forme de tourelle, avait été jadis une surprise, un cadeau de M. Duvernay à sa chère Henriette.

Tout y était déposé avec un goût exquis, dans le genre gothique.

Après s'être agenouillée quelques instants sur le prie-Dieu, Henriette se redressa, presque en embrassant la croix, et du pouce appuya sur le clou qui transperçait le pied droit du divin maître.

Au-dessous de ce clou, le sculpteur avait placé une larme de sang, qui, s'écartant tout à coup, découvrit une étroite serrure.

Dans cette serrure, madame Duvernay introduisit une petite clef d'or suspendue à son cou.

Au moment de faire tourner cette clef, elle eut une courte hésitation, elle reporta vers le Christ un regard tout chargé de prières.

Puis, elle ouvrit une sorte de mystérieux tabernacle, y promena sa main fiévreuse... et avec une stupeur qui ne tarda pas à devenir du désespoir :

—Rien !—s'écria-t-elle,—plus rien !... mais je ne suis pas folle, oh ! mon Dieu... c'était là, c'était bien là que nous l'avions caché, Pierre et moi, ce papier... cette seule garantie de l'avenir de nos enfants... et je ne le trouve plus, il n'y est plus... oh ! me l'a pris, volé !

En se retournant, elle aperçut sur le seuil, entre les deux portières, le mauvais sourire de Guillaume Duvernay.

Le meurtrier feignit ne pas comprendre et, tout en s'inclinant avec une respectueuse condoléance, demanda ce dont il s'agissait.

Lui aussi, il semblait avoir bien changé depuis ces huit

jours. Il était d'une pâleur livide ; il avait dans l'allure, dans le regard, quelque chose d'étrangement inquiet, et depuis l'heure où la main de son frère expirant l'avait marqué d'un fatal stigmate, très souvent, par une sorte de tic nerveux, il s'essuyait le front, comme jadis lady Macbeth sa main sanglante.

Madame Duvernay, comme stimulée par l'instinctive conviction qui était en elle, ne craignit pas de formuler plus nettement son accusation.

Guillaume avait eu le temps de se remettre ; il répondit avec une sorte d'indulgence quelque peu railleuse :

—Cette accusation ne me surprend nullement de votre part, madame... vous vous êtes toujours méfiée de moi, vous m'avez pris en haine. Permettez-moi cependant de vous le faire observer, si votre mari avait laissé un acte quelconque, je n'aurais aucun intérêt à le faire disparaître... bien au contraire, car son testament ne saurait que m'avantager, moi qui n'ai plus aucun droit légal... moi qui ne suis que le frère.

Et, comme Henriette reculait devant lui, effrayée du terrain sur lequel il semblait vouloir l'engager :

—Mon frère a laissé des enfants légitimes,—poursuivit-il en appuyant à dessein sur ce dernier mot,—une femme ayant le droit de porter son nom. Vous êtes sa seule et véritable héritière, ma chère belle-sœur... et je ne comprendrais guère que vous puissiez désirer, regretter un testament.

—En effet,—balbutia la pauvre mère qui, sans trop savoir ni ce qu'elle faisait, ni ce qu'elle disait, se laissa retomber assise sur le coussin du prie-Dieu,—en effet, il est des droits sacrés... des droits qui...

—Qui n'ont besoin pour se prouver que d'un contrat, ou même tout simplement d'un acte de mariage,—acheva Guillaume avec une croissante ironie,—voulez-vous être assez bonne pour me confier le vôtre, madame ?

—Ah ! fit-elle en le regardant avec une vague stupeur,—mais vous savez donc tout ?

—Quoi donc, madame ?—questionna-t-il effrontément.

Henriette demeura interdite, mais sans baisser les yeux.

Loin de là, elle continua de fixer Guillaume avec une étrange obstination ; on eût dit qu'elle sondait l'âme de son ennemi, on eût dit qu'une intime révélation se formulait en elle-même.

L'assassin ne comprit rien de cela ; il croyait épouvanter Henriette, il jouissait méchamment de son triomphe sur celle qui jadis avait humilié son orgueil, et dans le but de la contraindre à tout avouer elle-même, ce qui, du reste, était pour lui le seul moyen de sortir d'embarras, il poursuivit :

—Je sais... que cet acte est indispensable pour le règlement des affaires de la succession en général et, particulièrement, pour que je puisse rendre mes comptes à qui de droit... car je pars. Oui, madame ; autrefois, vous aviez voulu me faire chasser par votre mari ; maintenant qu'il n'est plus là pour me protéger, je ne tarderai pas à subir cet affront. Mieux vaut nous l'épargner à tous deux. J'ai donc été trouver le notaire de défunt mon frère ; il m'a dit n'être autorisé à rien, il me renvoie vers vous afin de savoir si c'est à ma belle-sœur ou bien à monsieur mon neveu que je dois rendre compte des intérêts commis à ma garde. J'étais déjà venu plusieurs fois pour cela, j'ai craint d'insister, respectant votre douleur... si légitime... mais enfin, je trouve une autre position des plus avantageuses ; il faut terminer sans retard... Encore une fois, madame, voulez-vous être assez bonne pour faire connaître et prouver votre position légale ?

La pauvre femme ainsi torturée, ne répondit pas encore.

Mais, comme se parlant à elle-même :

—Oh ! ce serait par trop horrible !—murmura-t-elle.

—J'attends ?—fit impertinemment Guillaume.

Henriette se releva lentement, et comme si tous ses souvenirs se fussent résumés en elle par une sorte d'intuition surhumaine, comme si son esprit, illuminé par la douleur, par la fièvre, par la volonté, eût acquis, pour ainsi dire, le don de seconde vue :

—La disparition de cet acte,—murmura-t-elle avec l'accent

d'une somnambule en travail de lucidité,—cette insistance pour m'arracher un aveu qu'il n'ose proclamer lui-même... tous les détails du meurtre qui me reviennent maintenant à la mémoire... plus de doutes !

Puis, s'avancant vers le fratricide, qui commençait à reculer à son tour :

—Quel est donc ce mot que Pierre Duvernay t'a dit en tombant pour ne plus se relever ?—balbutia-t-il, en cherchant à dissimuler son trouble.

—Pourquoi donc deviens-tu plus pâle encore !... pourquoi donc essuies-tu ton front sur lequel s'est posée sa main tachée de sang... Ah ! ce sang, moi aussi je le vois encore là, je l'y verrai toujours !

Epouvanté, hors de lui-même, Guillaume s'élança vers le miroir de Venise, et s'y regarda, tremblant de retrouver à son front la tache ineffaçable.

—C'est toi !—conclut Henriette avec l'imposante conviction d'une sybille inspirée,—oh ! c'est bien toi qui l'as tué pour hériter de lui !

—Madame !—s'écria fiévreusement l'assassin,—madame, mais encore une fois, pour me soupçonner de cette espérance, il faudrait que vous ne fussiez pas madame Duvernay...

—Oh ! tu le sais bien !—interrompit-elle avec un dédain superbe.

—Moi !—voulut-il nier encore,—moi...mais je vous jure...

—Ose donc mentir devant Dieu !—fit-elle en étendant la main vers le crucifix.

Guillaume resta muet.

Sous ses longs vêtements de deuil, le regard étincelant d'une fière indignation, le visage, pour ainsi dire, sanctifié par la douleur, cette noble femme devenait vraiment sublime.

Quant à lui, comparable au serpent se redressant sous le pied qui l'écrase :

—Assez d'injurés !—s'écria-t-il,—ne me contraignez pas à vous prouver que moi seul ici je suis le maître !

—Sortez ! se contenta-t-elle de répondre en lui désignant la porte de l'oratoire.

—Oubliez-vous donc que je suis chez moi, madame, et que si l'un de nous deux a le droit d'en chasser l'autre, celui-là ce n'est plus vous maintenant !

—Mais sortez donc vous dis-je, ou bien...

Elle n'acheva pas ; Henri et Charlotte venaient de paraître sur le seuil.

—J'ose espérer,—s'empressa de conclure Guillaume, déjà redevenu respectueux,—j'ose espérer que la réflexion vous rendra plus raisonnable, madame... j'attendrai vos ordres.

Et il se retira.

—Soit !—fit Henriette,—aujourd'hui même vous aurez ma réponse.

Le frère et la sœur n'étaient pas encore revenus de leur premier étonnement.

—Que se passait-il donc entre vous ?—questionna le fier jeune homme.—Il me semble que mon oncle vous menaçait, ma mère.

—Oh !—répondit Henriette avec une énergique et douloureuse résolution,—oh ! l'heure du repos est passée... plus de faiblesse, mes enfants... nous allons avoir besoin de tout notre courage pour dignement supporter une nouvelle épreuve... plus de retard, plus de lâches hésitations... écoutez et jugez votre mère !

La première fois que je vis votre père il était étendu mourant et couvert de blessures devant la porte de la maison que j'habitais avec ma mère. J'eus le bonheur de lui sauver la vie, nous nous aimâmes, sa famille s'opposa à son mariage, il m'enleva et nous allâmes nous marier en Ecosse. Malheureusement, le prêtre qui nous a mariés est mort, et l'unique acte que nous possédions, la seule preuve de notre mariage, a disparu et avec cette preuve, la fortune de votre père, nous nous trouvons aujourd'hui sans appui et sans ressource.

—Au nom de notre père qui nous regarde,—dit-il,—je vous bénis, je vous révère et je vous aime... ô noble et sainte mère, dont je m'honore d'être le fils !

Quant à Charlotte, tout en la couvrant de baisers et de larmes :

—Pauvre mère ! bonne mère !—sanglotait-elle,—moi aussi je suis fière d'être ta fille et, maintenant qu'il n'y a plus de secret entre nous, je vais t'en aimer cent fois davantage encore !

—Mes enfants !—pouvait à peine articuler Henriette,—oh ! mes généreux enfants, où je croyais trouver un nouveau châtiment, vous me donnez une récompense inespérée... au fond de ma coupe d'amertume, vous me faites savourer une céleste joie... la joie qui sourit dans les larmes !

Puis, reprenant tout à coup le langage de la raison :

—Maintenant, conseillez-moi... décidez par vous-mêmes ce que nous devons faire. Ce papier était caché là, il a disparu... je n'accuse personne... Sachez-le cependant, M. Guillaume Duvernay vient de me rappeler que tout ce qui appartenait à votre père lui appartient maintenant, cette maison comme le reste, et qu'il est le maître de nous en chasser... c'est son droit.

—Il a dit cela, ma mère ?

—Mais en ajoutant, je dois aussi vous l'apprendre, qu'il comptait se montrer généreux envers vous, envers moi... il nous offre de l'argent, beaucoup d'argent...

—Mère,—interrompit Charlotte,—il nous faut sortir à l'instant d'ici, sans emporter une obole !

—Bien !—fit Henri,—bien, ma sœur ! J'ai, grâce à Dieu, mon appartement de garçon... mon père me l'a donné... j'y suis chez moi, bien chez moi... voulez-vous que je vous y conduise, ma mère ?

—A l'instant,—conclut-elle.—Oh ! je vous avais bien jugés... mes enfants, mes nobles enfants !

Un quart d'heure plus tard, les deux femmes achevaient une petite malle, que descendit en pleurant le vieux Grégoire. Henri ramenait un fiacre.

Au moment d'y prendre place, Henriette se retourna vers le perron :

—Adieu !—dit-elle,—adieu, maison sainte où je suis née... d'où le malheur une première fois m'exila... où je revins dans la joie... d'où je repars dans les larmes... Adieu, maison de mon père... maison de mon mari... Dieu pour jamais !

Et elle monta dans le fiacre.

Ses enfants l'y suivirent.

Mais, comme Henri s'appretait à refermer la portière :

—Eh bien... et moi ?...—fit le vieux Grégoire.

—N'as-tu pas entendu ?—lui répondit son jeune maître,—ne comprends-tu donc pas que nous sommes ruinés ?... faut-il donc tout te dire...

—Oh !—interrompit le vieillard,—il y a bien longtemps que je savais tout !

—Comment !

—Oui... tout... Si vous n'avez plus besoin du vieux Grégoire comme serviteur, au moins gardez-le comme ami !

—Viens donc, mais comme tel !—conclut le jeune homme attendri.

Et tous les quatre ils partirent.

Presqu'au même instant, un commissionnaire se présentait à la maison du chantier, apportant une lettre pour M. Guillaume Duvernay.

Dans cette lettre, écrite par Henri, rien que ces mots :

“ Nous sommes partis et pour toujours ; vous êtes maintenant chez vous.”

Guillaume Duvernay était absent.

Au sortir du terrible assaut que venait de lui faire essuyer la veuve de son frère, il avait senti le besoin de s'éloigner de cette atmosphère chargée de malédictions, de revoir ses enfants.

Mais tel était le trouble qui restait en lui, telle était l'irritation de ses nerfs, que la compagnie de son fils se trouva insuffisante pour y faire diversion, pour lui remettre l'esprit : il voulut voir aussi sa fille.

Cette fille, on doit s'en souvenir, était sous-maîtresse dans un couvert des environs de Paris.

A quoi bon la reténir davantage dans cette infime position, dans cette presque servitude ! Le futur millionnaire n'avait-il pas en main l'acte qui lui garantissait ses millions ? Il n'attendait plus que la renonciation officielle, que la retraite authentique de ceux qu'il avait dépouillés. C'était l'affaire de quelques jours, de quelques heures peut-être... il allait pouvoir enfin jeter le masque, jouir de son crime, et s'indemniser du temps perdu !

Il promena donc ses deux enfants partout à Paris, les fit dîner, ou plutôt souper chez un restaurateur en renom, mais sans leur rien annoncer encore, sinon un prochain changement dans leur position, une magnifique surprise.

Toujours avec eux, il ne rentra que fort tard au logis, et seulement alors il eut connaissance de la lettre apportée par le commissionnaire.

Aussitôt, il proclama haute et hautement son triomphe, et pour ne jouir plus complètement, il accourut avec ses enfants vers la villa du canal Saint-Martin, vers cette riche maison si enviable jadis, et qui maintenant était la sienne.

Il se fit ouvrir toutes les portes, il parcourut toutes les pièces désertes, et, sur le seuil enfin du grand salon, il s'écria :
 " Tout ceci est à moi... bien à moi !... nous sommes riches, mes enfants, nous allons être heureux ! "

Tout à coup, comme au moment de la mort de Pierre Duvernay, minuit commença de sonner au lointain.

Puis au milieu du silence,—il est de ces hasards providentiels,—le même refrain aussi qui s'était fait entendre en ce moment-là, le refrain de la chanson des gueux.

Enfin, sur le seuil où il venait d'apparaître, ainsi qu'un démon réclamant sa part dans le pacte maudit, la voix ironique du vicomte Guétan de Moréas qui disait :

—Mes bien sincères compliments, cher monsieur Guillaume ?

VIII

FRÈRE ET SŒUR.

Situé dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, l'appartement de Henri consistait en un charmant petit entre-sol de trois ou quatre pièces, pas davantage ; mais il était délicieusement meublé dans le genre Pompadour ; une vraie bonbonnière de fils de famille.

En introduisant sa mère dans ce séjour consacré au plaisir, et qui semblait en garder comme un dernier reflet, comme un joyeux écho, le jeune Duvernay sentit en lui-même une sorte de honte de sa vie passée, de sa jeunesse oisive et frivole.

Mais il pensa que le malheur de sa mère suffisait à purifier sa demeure, ainsi qu'il avait déjà purifié son âme.

Du reste, Henriette était tellement accablée, tellement anéantie par cette dernière série d'épreuves, qu'elle se laissa mettre au lit par sa fille ; et tomba presque aussitôt dans un anéantissement profond.

La sœur et le frère, après avoir échangé un signe attestant qu'ils avaient tous les deux la même pensée, se retirèrent sans bruit vers le salon.

Là, s'étant assis en face l'un de l'autre, ils s'entre-regardèrent longuement, les yeux dans les yeux, les mains dans les mains.

Puis Charlotte :

—Du courage, Henri !—dit-elle.

A ce dernier mot, le jeune homme eut un geste douloureux, et se passa la main sur le front d'un air triste.

—Qu'as-tu donc ?—questionna Charlotte étonnée.

—Sœur,—répondit-il d'un ton de quelqu'un qui prend bravement son parti,—lorsqu'on se trouve dans une position comme celle où nous voici, le premier devoir, c'est de ne plus avoir de secrets l'un pour l'autre... c'est de tout se dire.

—Eh bien ?

—Tu viens de me faire souvenir d'une amère réalité ! tu viens d'éveiller en moi presque un remords ?

—Un remords ! explique-toi, Henri ?

—Malgré toutes les loautés de notre pauvre père, malgré tout l'argent qu'il me donnait, j'en dépensais davantage encore... j'ai des dettes !

—Vraiment !

—Hélas ! oui, ma pauvre Charlotte... je vais me trouver plus pauvre encore que ceux qui n'ont jamais rien eu ; il va falloir que je commence par combler le passé. De plus, comme il y a déjà longtemps que cela dure, mes créanciers se montreront exigeants. Le jour même du départ de celui qui n'est plus, j'avais reçu du papier timbré.

—Du papier timbré... pourquoi ?

—Pour me signifier une saisie de mon mobilier, la seule chose aujourd'hui qui me reste.

—Ah ! mon Dieu... mais crois-tu qu'ils seront impitoyables ?

—Ils m'avaient promis d'attendre jusqu'au retour de mon père ; puis jusqu'à l'ouverture de la succession. Mais maintenant, maintenant qu'ils vont tout savoir, je ne suis plus en droit de leur rien demander, rien ! Oh ! c'est le châtement de ma folle conduite ! A l'heure où ce dernier refuge vous est devenu nécessaire, à l'heure où tu m'en remercies, Charlotte, il me faut te répondre que je ne suis plus chez moi, que d'un instant à l'autre on peut venir en exiler de nouveau ma sœur et ma mère !

Et le pauvre garçon pleurait, indigné contre lui-même.

—Calme-toi ! voyons... calme-toi !—lui dit-elle,—le mal n'est peut-être pas aussi grave que tu le penses... Et tiens ! avec pour avertissement, mon père donnait de l'argent... cet argent est à moi, bien à moi... je l'ai emporté. Peut-être ma petite bourse suffira-t-elle à payer ce que tu dois ?

—Pauvre sœur !—fit le jeune homme avec un sourire d'incrédulité.

—Mais je possède deux mille francs !—reprit orgueilleusement Charlotte.

—J'en dois vingt-cinq mille !

—Oh !—fit-elle en se relevant épouvantée de ce formidable chiffre.

—Pardonne-moi !—supplia son frère en lui tendant la main.

Elle lui jeta les bras au cou ; elle l'embrassa.

—Puisque nous en sommes aux chiffres,—reprit-il en la faisant rasseoir à ses côtés,—parlons en gens d'affaires. Les meubles, les tableaux, les objets d'art qui se trouvent ici, ont peut-être assez de valeur pour me libérer complètement... je l'espère du moins. Mais il ne me restera plus rien. Bénédicts soient donc tes sages économies, Charlotte ! Au début de notre adversité, c'est à toi que reviendront la gloire et le bonheur de pouvoir subvenir aux premiers besoins de notre mère.

—Tu prendras bientôt ta revanche, Henri.

—Dieu le veuille ! Dès demain, je compte me mettre à l'œuvre.

—Moi de même,—articula résolument la jeune fille.

—Oh !—fit dédaigneusement le jeune homme.—Oh ! le travail d'une femme...

—C'est peu de chose,—répondit-elle,—j'en conviens... mais ce peu de chose est au moins facile à trouver. Toi, frère, sais-tu par quel moyen tu vas gagner de l'argent ?

—Hélas ! non... je n'ai pas même eu le temps d'y réfléchir encore. Est-ce que j'ai un état, moi ! est-ce qu'on ne m'a pas donné cette sottise d'éducation de collège qui ne vous arme même pas d'un gagne-pain ! Mais n'importe... rien ne me rebutera... je chercherai, je trouverai...

—J'ai déjà trouvé, moi ?—interrompit Charlotte avec une certaine satisfaction d'elle-même.

Henri la regarda, tout étonné.

—Notre éducation ne vaut guère mieux que la vôtre,—expliqua-t-elle,—mais au couvent comme au pensionnat, on nous apprend du moins à manier un outil... l'aiguille.

—Ouvrière... toi, ma sœur !

—N'aurais-tu donc pas le courage de te faire ouvrier, Henri ?

—Si fait... mais un ouvrier gagne de quoi nourrir sa fa-

mille, tandis qu'une ouvrière... tout au plus vingt-cinq ou trente sous par jour.

—Et c'est toujours ça, monsieur le dédaigneux... pour commencer. Le salaire augmente ensuite en proportion de l'activité, l'habileté. Qui sait même ? Plus tard on devient patronne à son tour. Je connais deux jeunes filles qui déjà on sont arrivées là, qui gagnent très bien leur vie. Si tu veux rester ici jusqu'à mon retour, et me permettre d'aller leur demander comment on s'y prend... je ne gagnerai peut-être que vingt-cinq sous, mais du moins je les gagnerai dès demain, pour ma première journée de travail.

Tout d'abord Henri ne répondit point, il s'avança vers sa sœur, il lui prit à deux mains le visage, il lui mit ses lèvres émus sur le front, et d'une voix toute pleine de caresses :

—Tu es un ange ! —s'écria-t-il, —et je te remercie de la leçon que vient de donner ton vrai courage à mon sot orgueil. Va... va... pour qu'il soit dit que tu me serviras d'exemple en toutes choses !

—Bah ! —conclut-elle avec un furtif retour de gaieté, —chacun son lot... à moi la conquête des gros sous... à toi plus tard celle des pièces blanches et des louis d'or !

Puis, se coiffant à la hâte de sa capote de deuil, et jetant sur ses épaules un châle noir :

—Veille bien sur notre mère ! —dit-elle en s'empressant de sortir.

On le sait déjà, c'était chez les demoiselles Roquebert qu'elle allait ainsi.

Assises chacune sur un bas tabouret, Jeanne et Jenny se tenaient respectueusement devant leur jeune bienfaitrice, qu'elles interrogeaient d'un regard curieusement amical.

Jacques Roquebert et Joseph Quentin, debout à quelques pas de là, semblaient ne pas vouloir sortir du salon.

Avant de commencer l'explication promise, Charlotte regarda timidement de leur côté.

—Ne craignez rien, —dit Jeanne, —l'un de ces messieurs, c'est notre bon parrain Joseph, dont nous vous avons parlé bien souvent, et pour qui nous n'avons pas de secrets.

—L'autre, —ajouta Jenny, —c'est notre père que Dieu nous a rendu... notre père bien-aimé, qui revient tout exprès d'Amérique pour faire aussi de nous deux riches demoiselles !

Roquebert mit un doigt sur ses lèvres en signe de discrétion.

Puis, s'adressant à Charlotte.

—Vous pouvez tout dire devant moi, mademoiselle Duvernay, car je fus autrefois le camarade intime de votre pauvre père, et tout dernièrement encore, le jour même du meurtre, dans la diligence où nous venions de nous retrouver avec une égale joie, il m'appelait son ami, son meilleur ami !

—Non-seulement je vous crois, monsieur, —répliqua Charlotte, —mais il y a dans l'accent de votre voix, dans l'expression de votre regard, quelque chose qui me dit que cette rencontre est pour nous un heureux hasard, que c'est Dieu lui-même qui vous place ici sur mon chemin. Du reste, ma démarche n'a rien dont je doive rougir... écoutez donc ce que je venais dire à vos filles !

Alors, se tournant vers les deux jumelles, et leur tendant à chacune une main :

Je vous félicite sincèrement de ce bonheur que vous méritez si bien. —reprit-elle, —mais il y a dans la vie des rapprochements étranges ! Au moment où vous alliez retrouver votre père, moi je perdais le mien, et d'une façon terrible... un assassinat ! Monsieur Roquebert, qui me paraît tout savoir, vous expliquera tout cela. Au moment où la fortune vous arrive, moi je me trouve appauvrie, ruinée

—Ruinée !

Si complètement ruinée qu'il me faudra travailler pour vivre, et que je viens vous dire Comment s'y prend-on donnez-moi de l'ouvrage !

—Vous ! —se récrièrent Jeanne et Jenny, vous... mais c'est impossible !

—C'est chose résolue, monsieur ; je suis prête. Et comme, grâce à Dieu, grâce à ma bonne mère, je sais bien coudre, et même au besoin tailler une robe, j'espère devenir promptement une habile faiseuse. N'est-il pas vrai, Jeanne et Jenny ?

De son côté, bien que seulement du regard, leur père leur adressait la même question.

—Assurément ! —répondirent-elles avec conviction, —mademoiselle Charlotte nous en a parfois remontré à nous-mêmes, surtout sous le rapport du bon goût et, rien qu'avec quelques mois d'application, elle serait tout à fait capable de nous remplacer, voire même avec avantage !

—Réellement ? —insista Roquebert.

—Bien réellement ! —conclurent catégoriquement Jeanne et Jenny.

—J'attends votre réponse, —fit Charlotte.

Jacques, comme prenant un parti, s'avança vers elle,

—Mademoiselle Duvernay, —proposa-t-il, voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras pour me conduire chez madame votre mère ?

—A l'instant ? dès ce soir ?

—Pourquoi pas ! Il s'agit de rassurer son cœur inquiet de votre avenir, et le plus tôt sera le mieux.

—Mais ma demande à ces demoiselles ?

—Nous en recauserons en chemin, nous arrangerons tout cela avec madame Duvernay. Ayez confiance !

—J'ai confiance, monsieur... Partons !

Déjà elle était debout, prenant congé des deux sœurs.

Quant à Jacques Roquebert, tout en embrassant ses filles :

—Combien gagnez-vous ici par an ? —leur demanda-t-il à voix basse ?

—Environ deux mille francs, —répondirent-elles sur le même ton ; —mais pourquoi cette question ? Qu'allez-vous faire ?

—Plus tard, —conclut-il en s'esquivant, —plus tard... sachez seulement que je m'en vais vous tailler de la besogne, mes bonnes petites fées, et que c'est votre nouveau rôle qui commence !

Chemin faisant, il acheva d'interroger Charlotte, afin de se bien mettre au courant de la situation de la veuve et du fils de son ancien ami.

En abordant madame Duvernay, pour laquelle il se sentit immédiatement le respect le plus profond, la sympathie la plus vive, il rappela la carte laissée le matin même à la villa ; il raconta son trop court voyage avec le pauvre Pierre ; il protesta de son dévouement, comme de celui de ses filles, envers les enfants d'Henriette, envers Henriette elle-même.

Nous laissons à penser la joyeuse reconnaissance avec laquelle furent accueillies ces paroles inattendues d'amitié, ces offres inespérées de service.

A son tour, madame Duvernay crut devoir expliquer tout ce qui pouvait rester incertain dans les premières révélations de Charlotte.

Lorsqu'il fut question de l'acte volé, Henriette et Jacques n'eurent besoin que d'échanger un regard ; ils s'étaient compris.

En apprenant la courageuse initiative de sa fille, Henriette se sentit émue jusqu'au fond de l'âme

Néanmoins, elle voulut tout d'abord s'y refuser.

Permettez-moi de n'être point de votre avis, —dit Jacques, —et de vous demander votre consentement comme un service que vous allez me rendre à moi-même.

—Un service ? —sourit amèrement Henriette, —et c'est vous, monsieur, qui seriez l'obligé... je ne vous comprends point.

—C'est bien simple pourtant, madame. Mes filles sont riches maintenant, et elles n'ont plus besoin de travailler, elles désirent céder leur établissement... le vendre à mademoiselle Duvernay qui, tout en devenant ouvrière, tout de suite au moins se trouverait patronne.

—Rien de mieux que cela... mais je vous arrête à ce mot... vendre... ignorez-vous donc que nous n'avons pas d'argent !

—Je pourrais faire le procès à votre fierté, mais, grâce à Dieu, j'ai d'autres arguments plus péremptoirs pour vous amener à composition.

—Expliquez-vous.

—Je désire, et vous en comprendrez les raisons sans peine, je désire abandonner les revenus du prix de cette vente aux pauvres de l'arrondissement dans lequel mes filles ont vécu de leur travail, ont été pauvres elles-mêmes. Des étrangers, des indifférents, comprendraient mal cela. D'ailleurs, il nous faut le secret. Qui mieux que votre fille remplirait les conditions de ce programme ! Jeanne et Jenny gagnaient un millier de francs tout au plus dans leur année ; mademoiselle Charlotte prendra l'engagement de verser cent écus par an entre les mains de M. le maire. Comme vous le voyez, l'affaire... car c'est une affaire... ne sera bonne que pour les pauvres.

—Je ne discuterai pas ces chiffres avec vous,—reprit madame Duvernay,—bien que très convaincue que vous nous faites la part beaucoup trop belle. J'accepterai même ce bienfait, si délicatement dissimulé sous une apparence vénales... vous voyez bien que je n'ai pas d'orgueil, monsieur... mais vraiment ma fille ne saurait affronter une semblable tâche, elle n'en serait pas capable, et à moins que mesdemoiselles Roquebert ne consentissent à rester avec elle pour l'initier...

—Mais précisément,—interrompit Roquebert avec l'accent d'un avocat qui saisit l'occasion de faire triompher sa cause,—mais précisément, madame, c'est là ce que je veux, c'est là ce que je vous demande ! Mes filles sont habituées au travail, elles s'ennuieraient dans l'oisiveté, qui, d'ailleurs, est mauvaise conseillère. J'étais donc très inquiet d'une aussi brusque métamorphose dans leur façon de vivre, je me creusais le cerveau pour imaginer une sorte d'état transitoire qui leur permit de passer tout doucement de leur pauvre petit bien-être bourgeois au grand luxe que je leur prépare... et vous venez tout à point m'offrir la solution de ce problème... Mais certainement, madame, mes filles resteront avec la vôtre, et cela tant qu'elle le voudra, tant que vous le désirerez vous-même. Il y a justement un appartement de libre au premier étage de leur maison... Je le prends, je m'y installe avec elles, et, tout en vous laissant déjà chez vous, elles y sont encore au besoin, elles ne se détacheront que peu à peu de leur aiguille. C'est admirable... pour moi, pour elles... et là, vraiment, si vous acceptez, nous vous en devons une éternelle reconnaissance !

Henriette regarda Charlotte, qui la suppliait du geste. Puis, reportant son regard vers Roquebert :

—Ah !—dit-elle,—vous étiez bien digne d'être l'ami de mon pauvre Pierre... j'accepte.

—Bravo !—s'écria Jacques,—et merci. Dès demain matin, si toutefois vous voulez bien les y autoriser, mes filles viendront chercher ici mademoiselle Charlotte, leur successeur et, mieux encore, leur future amie.

Les choses étant ainsi réglées, Roquebert se retira, reconduit par Henri Duvernay.

Lorsqu'ils se trouvèrent seuls :

—Quant à vous, mon jeune ami,—dit Jacques,—je connais aussi votre position particulière... votre sœur ne m'a rien caché. Je vous en prie, considérez-moi comme une sorte de tenant-lieu de votre père, comme un autre lui-même. Parfois je suis de bon conseil, et toujours de franc appui ; de plus, très riche. Donc, pas de fausse honte, Henri Duvernay. Mon expérience et ma bourse sont tout à vous, comme aussi ma main.

—Merci !...—répliqua-t-il en y mettant la sienne,—merci de tout cœur, monsieur Roquebert. Je suis profondément touché de ce que vous allez faire pour ma sœur, pour ma mère. C'est m'affranchir d'un premier devoir. Mais il m'en reste un autre, et pour l'accomplissement de celui-là... oui... j'accepte votre aide.

—Quel est donc ce devoir ?...—demanda Jacques.

Henri Duvernay s'assura tout d'abord que personne ne les avait suivis, que ni sa mère ni sa sœur ne pouvaient l'entendre.

Puis, rapidement, à voix basse, il répondit :

—Découvrir les assassins de mon père, et le venger.

Dans son regard, dans sa voix, dans toute sa personne, il y avait une volonté implacable, une énergie à toute épreuve.

—Bien, très bien, mon jeune lion !—fit Jacques,—j'y pensais déjà de mon côté, je suis votre homme... et vous aurez un compagnon qui s'est fait la main avec les plus rudes bandits des grandes prairies américaines, avec les plus féroces Peaux-Rouges du désert. A demain !...

Et il sortit.

Quant à Henri, il rentra dans le salon, et voyant l'heureux sourire de sa sœur, il lui dit :

—Tu as commencé en digne fille de mon père, Charlotte... à mon tour !

FIN

L'épisode qui fait suite a pour titre : LA FOLLE.

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

GRANDE SEMAINE DE CARNAVAL

GRANDE VENTE SPECIALE DURANT LA SEMAINE DU CARNAVAL

Toutes nos soies noires gros grain, réduites de 50 pour cent. Tous nos satins merveilleux, noirs et couleurs, réduits de 50 pour cent. Toutes nos soies de couleurs, carreautes et rayées, réduites de 50 pour cent. Tous nos satins Rhadamas dans toutes les couleurs, réduits de 50 pour cent. Tous nos velours soies unis et brocés, réduits de 50 pour cent. Tous nos velveteens noirs et couleurs, réduits de 50 p. c. Toutes nos pluches de soies noires et couleurs, réduites de 50 pour cent.

SPECIALITE POUR LA SEMAINE DU CARNIVAL—4000 verges satins brochés, dans toutes les nuances fashionables, à être sacrifiées à la moitié de leur valeur. Couvertes de couleurs, tuques, ceintures, bas et mitaines pour appareiller, à être clairés à 50 cts p. c.

VENTE SPECIALE POUR LA SEMAINE DU CARNAVAL—Tout notre grand assortiment de gants de kid, doublés et non-doublés, gants cachemires et mitaines, tous dans les nuances les plus recherchées, à être clairés à 50 cts dans la piastre.

LAINAGES POUR LE CARNAVAL—Les nuages, fascinateurs, châles, carvines, bas, mitaines, etc., réduits de 50 pour cent. Tous nos cachemires de notre propre importation, dans toutes les couleurs, réduits de 50 pour cent.

Grande vente sans réserve durant le carnaval, de tous manteaux, ulsters, dolmans et paletots. Aussi, tous tweeds, matelassé ottoman et scalettes, à une réduction spéciale de 50 pour cent. Grande vente exceptionnelle de tapis et papiers, rideaux, pôles, rags, matras et fournitures de maison pendant la semaine du carnaval, à une réduction de 50 pour cent.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

CASTOR-FLUID. On devrait se servir pour les **CHEVEUX** de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste - Pharmacien
144 Rue Saint-Laurent, Montréal.

ETABLIE EN 1863
G. CONSTANTINEAU
Poeles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine
AGENT FOUR
"DUNDAS STOVE CO."
Manufacture célèbre pour leur
FOURNEAU ELECTRIQUE
qui a remporté le PREMIER PRIX à la dernière Exhibition
1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez
LABBÉE ET CIE
MARCHANDS DE
PERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES
HUILES, VERNIS, VERRETERIES
Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse:
No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL
A l'Enseigne du Cadenas Tricolor.

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER
L'HUILE "STAR"
POUR VOTRE MACHINE A COUDRE
C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT
CONNUE

Exigez la bouteille avec une ETOILE sur le Bouchon et sur l'Etiquette.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE
Bijoux et d'Objets de Fantaisie
SE TROUVE CHEZ
FOUCHER, FORTIER & CIE
No 865, RUE STE-CATHERINE
MONTREAL

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant.
On sollicite une visite.

A BONNEZ VOUS AU JOURNAL LE MONDE Politique, commercial, industriel, littéraire et agricole. Bureaux et ateliers, 1850 rue Notre-Dame, Montréal.
Le Journal Le Monde possède la plus grande circulation de toute la presse française de la Péninsule. Prix de l'abonnement, édition quotidienne, y compris le numéro littéraire du samedi, à 8 pages, un an, \$3.00, 6 mois, \$1.50, 4 mois, \$1.00. Edition hebdomadaire, publiée chaque vendredi à 8 grandes pages. Résumés fidèles de notre édition quotidienne, un an, \$1.00, 6 mois, 50c, invariablement payable d'avance. Nous publions toutes les semaines une liste des marchés de détail. Les feuillets de LE MONDE, acquis à grand frais, sont toujours de la plus haute moralité et sont choisis parmi les œuvres des meilleurs romanciers. Ces feuillets, achetées en librairies coûtent de 3 à 4 piastres chacun, et nous en publions 5 ou 6 par année. — Tout abonné qui d'ici au 1er février 1937, payera ses arriérés et une année en avant, de même que pour les nouveaux, recevra en récompense une des magnifiques brochures suivantes: *L'Empoisonneuse, la Mort qui parle, l'Honneur du nom, La Femme fatale, Le tsar, au choix des abonnés.* — Autres avantages, ILLUSTRATIONS, à partir du 1er janvier 1937, le MONDE publiera toutes les semaines plusieurs illustrations intéressantes. Illustrations dans le feuillet et gravures de circonstance. LE MONDE sera alors le seul journal français QUOTIDIEN illustré. Conditions pour les villes: — Qu'on n'oublie pas les grands avantages que nous offrons à nos lecteurs. Demandez LE MONDE qui est en vente dans tous les dépôts de journaux de la ville et de la campagne. Seulement
UN CENTIN LE NUMERO.

MAD. GIGUERE & CIE
No. 710, RUE STE-CATHERINE
Viennent d'ouvrir un Magasin d'ouvrage d'Articles de Fantaisie de toute sorte, tels que

CHENILLE, ARRESINE, BRODERIE
Peintures à l'Halle sur Satin
et de L'OUVRAGE EN CIRE de toute espèce, etc.
N.B. — Une modiste de première classe est au service de cet établissement.

N'oubliez pas l'adresse
No 710, RUE STE-CATHERINE
MONTREAL

L'Imprimerie Générale
exécute avec diligence toutes espèces de
COMMANDES TYPOGRAPHIQUES
sous le plus bref délai. — Prix très modérés
CHARLES BELLEAU, Gérant
45, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

NUMEROS PARUS DE LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

VOLUME I

- 1 La Goslette Mystérieuse. 2 Un Revenant. 3 La Jeune Sibérienne. 4 La Femme au Doigt Coupé. 5 Les Trois Chercheurs de Pirates. 6 La Perle Noire. 7 Tolla. 8 L'Abime. 9 Le Banquier des Pirates. 10 L'Archipel en Feu. 11 Tancrède de Rohan. 12 Nora. 13 Le Petit Vieux des Baignoires. 14 Une Passion Indienne. 15 L'Espave du Cythus. 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue. 17 L'Éroïne du Désert. 18 La Rose Blanche. 19 Le Dernier des Enfants d'Émar. 20 L'Incendiaire. 21 Un Duel au Désert. 22 Le Pêcheur de Perles. 23 Les Frères de la Côte. 24 Les Volours de Chevaux. 25 La Chasse aux Brigands. 26 Le Peau Rouge.

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne. 2 Le Chevalier de Lancy. 3 Le crime de Pierre-fitte. 4 La Révélation. 5 Colomba. 6 La Vengeance Corse. 7 Le Fou Yegof. 8 L'Invasion. 9 Le Combat de Falkenstein. 10 Un Enlèvement sous la Réserve. 11 Les Chevaliers de l'As de Pique. 12 La Fille de Margared. 13 L'Héritage Fatal. 14 Le Jettatore. 15 Le Diamant Caché. 16 Camille. 17 Le Testament du Commendeur. 18 Une Famille Corse.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS

UN AN, \$2.50 (STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE) SIX MOIS, \$1.25

LE NUMERO, 5 Cents

POIRIER, BESSETTE & CIE EDITEURS-PROPRIETAIRES

Ferriers de la circulation de LA PRESSE

Boite P. P. No. 138

MONTREAL

LA PRESSE

JOURNAL INDEPENDANT — QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE

Contient les meilleurs renseignements et possède la plus grande circulation.

Edition Quotidienne, \$3.00 par année.

Edition Hebdomadaire, \$1.00 par année.

PAYABLE D'AVANCE